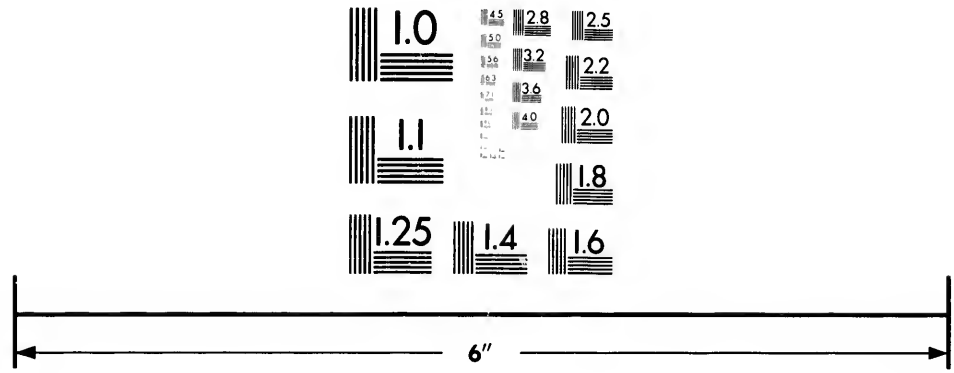
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

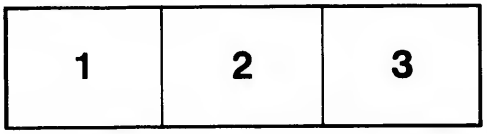
Bibliothèque nationale du Canada

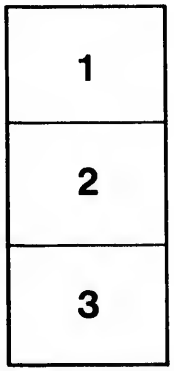
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

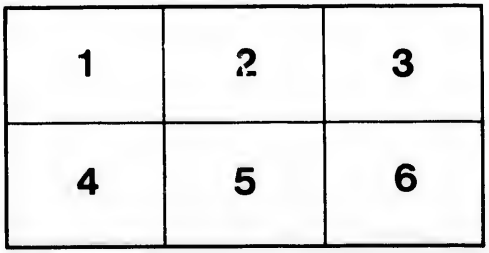
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







DE
QUÉBEC AUX ANTILLES

Enrégistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année 1868, par J. A. Langlais, Libraire-Éditeur, au bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

Imprimerie Générale A. Coté et Cie

d

T

M. l'abbé Théophile MONTMINY

DE
QUÉBEC AUX ANTILLES

NOTES DE VOYAGE

QUÉBEC
J. A. LANGLAIS, Libraire-Editeur
177, *rue St-Joseph, St-Roch*

1888

409

MONTMINY, T.

L1046-123

DE

QUÉBEC AUX ANTILLES

NOTES DE VOYAGE

I

Considération générale

J'AI fait une promesse à mes amis : celle de publier mes notes sur mon voyage aux Antilles. Une promesse est une chose sacrée. Je le sais depuis longtemps ; mais de nombreuses occupations m'ont empêché jusqu'à ce jour de remplir mes engage-

L1046-1255

ments. Je me mets donc à l'œuvre aujourd'hui, en me rappelant le proverbe : " Mieux vaut tard que jamais."

En traçant ces lignes rapides, mon but n'est pas de me poser en littérateur devant le public, ni de faire inscrire mon nom dans le dictionnaire de nos contemporains célèbres. Je n'ai pas cette ambition. Un pauvre curé de campagne n'aspire pas à ces hauteurs.

Je désire tout simplement ne pas manquer à la parole donnée, satisfaire la légitime curiosité de mes amis, et me rendre utile aux personnes qu'une santé délabrée, force quelquefois de fuir nos neiges et nos glaces, pour aller chercher ailleurs un climat réparateur et bienfaisant.

Combien de malades, en entendant la terrible sentence du médecin : " Il faut partir,"

se posent cette question : Où irons-nous ? Ce problème est parfois difficile à résoudre, car avant de prendre une décision aussi grave, nous avons plusieurs choses à considérer : le climat, l'état de notre santé, et, souvent, la vraie situation de nos finances. Après tout, les Canadiens ne sont pas tous des Crésus, et quand il s'agit de faire des dépenses considérables, il est sage de s'assurer d'avance si l'on peut faire une pareille brèche dans son petit trésor. L'équilibre est encore plus essentiel dans le budget d'un particulier que dans les finances publiques. Le déficit, dans le premier cas, c'est la ruine ; le déficit dans le second cas, c'est la richesse,—car l'administration s'empresse d'emprunter des millions pour combler le vide et devient plus riche qu'auparavant.

Pour les personnes pulmoniques, il faut un pays chaud, sain et non sujet aux changements subits de température. C'est la médecine qui nous le dit, et elle dit la vérité,..... comme toujours.

Les malades se demandent donc où ils porteront leurs pas languissants. En Europe ? Mais, pour passer l'hiver sur le vieux continent, il faudra au moins 700 à 800 piastres, et encore l'économie devra jouer un grand rôle dans les dépenses quotidiennes. En Californie ? Les fatigues d'un aussi long voyage, par voie ferrée, peuvent ruiner la santé de l'homme le plus robuste. Irons-nous à la Louisiane ? C'est encore un long trajet en chemin de fer, et, une fois rendus à destination, nous avons à compter avec les frais d'hôtel, qui sont toujours énormes. Si nous sommes à la Nouvelle-Orléans, par exemple,

nous serons forcés de vivre de longues semaines dans des habitations élégantes, il est vrai, et salubres, mais généralement remplies de touristes, qui ne recherchent que le divertissement et le plaisir. Il nous sera donc impossible de jouir de cette douce tranquillité et de cette paix profonde que désire tout malade. Et, pardessus le marché, le voyage sera très dispendieux. Qu'on en fasse l'expérience.

Voulez-vous éviter tous ces inconvénients? Eh bien ! partez pour les Indes Occidentales. Vingt heures vous séparent de New-York. Si vous redoutez la mer, vous trouverez dans ce grand et magnifique port américain de superbes paquebots, qui vous transporteront aux Bermudes en cinquante-cinq heures. Arrivés dans cette île, vous êtes en plein pays des tropiques. A Hamilton, vous trouverez un bon hôtel, pour une piastre de pension

par jour. S'il arrive que vous succombiez à cette mélancolie, que l'on désigne sous le nom de nostalgie, et que vous ne puissiez résister à l'ennui qui vous dévore, malgré les jouissances réelles que vous éprouverez dans ces parages, vous pourrez revenir au pays quand il vous plaira, car, tous les jeudis, un bateau fait voile vers New-York.

II

Une compagnie

JE conseille aux personnes qui ne craignent pas de payer un lourd tribut à Neptune en se rendant aux Antilles, de s'embarquer sur un bateau de la compagnie des steamers de Québec, " The Quebec S. S. Company ", comme dit l'anglais. Voici quelques renseignements sur cette compagnie.

Il y a déjà quelques années, plusieurs capitalistes de Québec formèrent une compagnie, possédant de magnifiques steamers, pour relier la vieille capitale du Canada aux provinces maritimes. Cette compagnie cana-

dienne prit le nom de : *The Quebec gulf S. S. Company*, la Compagnie de Québec des steamers du golfe. Malgré des pertes considérables, elle fit d'excellentes affaires. Ses bateaux, renommés pour leur rapidité et leur confort, étaient encombrés de touristes, qui fuyaient l'air empoisonné de nos villes, pendant la période des grandes chaleurs. Que de voyageurs sont revenus enchantés d'une excursion dans le golfe Saint-Laurent ! Les journaux et les livres canadiens sont remplis des récits merveilleux de ces voyageurs.

La compagnie marchait dans la voie de la prospérité et du progrès, lorsque la construction du chemin de fer *Intercolonial* est venue détruire les riantes espérances des actionnaires. Cependant cette compagnie ne se rebuta pas ; elle prit aussitôt une décision, pour ainsi dire, téméraire ; elle alla s'implan-

ter dans la grande métropole commerciale des Etats-Unis. Dirigée par des hommes habiles et énergiques, la compagnie des steamers de Québec inaugura une ligne entre New-York et les pays si peu connus des *Iles sous le Vent.*

Les commencements furent couronnés de peu de succès, mais elle persévéra dans son œuvre, et la prospérité fut la récompense de ses efforts réitérés.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de ces succès, quand on sait que l'honorable M. Garneau en est le président, et M. Ahern, le secrétaire.

Rendons-nous au *Pier* No 47, New-York, et là nous nous trouverons en présence de véritables amis, de bons Québecquois, qui seront heureux de nous être agréables. Adressons-nous au gérant, monsieur Baldwin, le type du vrai gentilhomme; à MM. Dupont

et Sutten, aussi de Québec, qui se multiplieront pour nous donner toutes les informations nécessaires. Avant de partir, n'oublions pas d'aller nous renseigner auprès de monsieur Ahern, qui s'empressera de nous recommander aux capitaines et aux agents.

Ainsi préparés, nous pourrons quitter le pays sans inquiétude ; partout nous rencontrerons cette politesse et ces prévenances qui ont fait jusqu'à ce jour la popularité de cette compagnie Québecquoise.

Mais, me dira-t-on, entendons-nous ; vous nous faites partir, et nous ne connaissons pas encore le coût du voyage. C'est vrai ; aussi je m'empresse de réparer cet oubli involontaire.

La compagnie de Québec tient deux lignes distinctes : la première, pour les Bermudes,

est desservie par les deux plus beaux bateaux qu'on puisse imaginer. Le prix du passage, aller et retour, avec cabine et repas compris, est de $50.00 ; le billet est bon pour six mois. La seconde ligne est celle de la Trinité. Si nous avons quelques semaines de loisir à notre disposition et si nous désirons voir du nouveau, prenons cette dernière ligne. En quatorze jours nous serons à Port d'Espagne. Sur le parcours de la voie, nous aurons le temps de visiter les principales îles des petites Antilles. Le voyage sera peu dispendieux, car nous n'aurons à débourser que la somme de $131.00, sans aucune autre dépense, attendu que nous pourrons demeurer à bord.

Si nous préférons jouir pendant quelque temps du climat délicieux de ces régions lointaines, nous n'aurons qu'à descendre et à séjourner dans une de ces îles en attendant

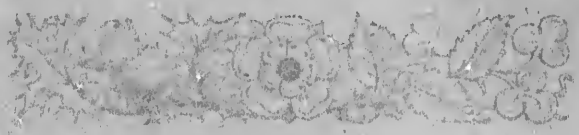
le prochain bateau. Pendant les quatorze jours d'attente, nous pourrons visiter, étudier, prendre des notes et constater l'hospitalité vraiment extraordinaire des habitants.

Il n'y a rien de plus agréable que ce voyage en hiver. Installés confortablement dans nos cabines, nous sommes réellement chez nous. Tout le personel du bateau rivalise de zèle et d'attention pour alléger les fatigues de la traversée et nous faire oublier que nous voguons sur les ondes courroucées.

La nuit, nous voyageons d'une île à l'autre, et, le jour, nous avons le temps nécessaire de visiter et d'admirer les principaux paysages, les grands établissements, les véritables monuments, pendant que le bateau dépose ses marchandises et prend une nouvelle cargaison.

Là, c'est toujours la même température, la nuit comme le jour, l'hiver comme l'été. Le thermomètre ne varie pas d'une manière sensible. Point de tempête pendant l'hiver, pas de brume pendant l'été, et pas de fièvre jaune.

Enfin, amis lecteurs, si vous êtes prêts à faire le voyage, partons pour les Antilles.



III

De Québec à New-York

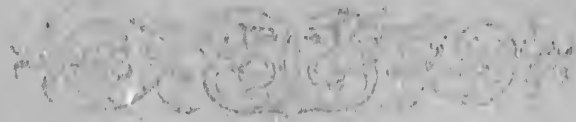
JE pars de Québec le 3 janvier 1887, par un froid à geler le cœur le plus patriotique. En homme d'affaire, je prends, pour la modique somme de 25 cts, une police d'assurance de $3,000.00 pour 24 heures. Avec cette police, je n'ai plus à redouter les accidents de chemins de fer, qui émaillent les journaux quotidiens à cette époque de l'année.

A quelque chose malheur et bon. Cette sentence est vraie, et nous allons le voir. Ce jour-là,—comme d'ordinaire,—le train rapide du Grand Tronc était en retard de trois heures.

J'attendais murmurer de tous côtés ; partout on jetait les hauts cris ; on aurait dit une véritable émeute. Quant à moi, j'étais indifférent. Du reste, pourquoi s'exciter et se fâcher ? N'avons-nous pas l'habitude de partir toujours après l'heure indiquée ? Et puis, j'ai une bonne police d'assurance pour 24 heures ; n'ai-je pas encore 21 heures devant moi ? et le bateau ne quittera New-York que dans cinq jours..... Quoiqu'il en soit, nous voici en route..... Nous filons comme une flèche sur la voie ferrée..... Mais le convoi qui devait nous prendre à White River, n'ayant pas voulu attendre, arrivait à la gare de Springfield à sept heures, juste à temps pour faire tamponner son Pullman par un train de marchandise,—ce Pullman, contre lequel je maugréais et qui m'avait " brûlé la politesse " d'une façon si providentielle !

Dix personnes furent tuées et plusieurs blessées, lors de ce déplorable accident. J'avais perdu le bénéfice de ma police d'assurance, moi qui tenais beaucoup aux $3,000.00 promises. Mais, tout de même, j'avais encore le bonheur de porter la tête haute sur mes deux épaules et la consolation de me dire : je l'ai échappé belle !

Enfin, toujours en retard de quelques heures, mais sain de corps et d'esprit, j'arrive dans la grande ville de New-York. En descendant de voiture, un profond soupir s'échappe de ma poitrine : Encore 25 centins de gaspillés ; ma police d'assurance est expirée !



IV

New-York

UN seul mot, en passant, sur cette ville de New-York, car vous la connaissez tout aussi bien que moi. New-York n'est pas aussi grand que Londres, ni aussi bien bâti que Paris, ni aussi paisible que Vénise, ni aussi artistique que Rome. Cependant la métropole américaine est remarquable par ses nombreux millionnaires et ses riches édifices : le pont de Brooklyn, la statue de la Liberté et les chemins de fer élevés sont de véritables merveilles. Du haut du pont gigantesque que je viens de nommer, nous jouissons d'un

coup d'œil vraiment féerique, et le panorama qui se déroule devant nos regards est tout à fait admirable.

La statue de la Liberté, vue de la mer, est d'un aspect assez imposant; malheureusement, elle est placée sur une petite île qui sort à peine de l'eau. L'on reste étonné quand on nous dit qu'elle a plus de 300 pieds de hauteur.

Les journaux de New-York discutent en ce moment la solidité du chef-d'œuvre de Bartholdi. D'après les uns, cette pauvre Liberté serait déjà fatiguée de porter son flambeau bienfaisant. Quelque bon jour, elle pourrait bien jeter à la mer cette lumière qui éclaire notre siècle. Oh! alors, infortunés mortels, il nous faudra retourner pour toujours dans les ténèbres. Cruelle destinée!

La congrégation canadienne de New-York est très florissante, grâce à l'énergie, aux talents et à l'activité sans bornes de son digne pasteur, le révérend M. F. Tétreau.

Le 6 janvier, arrivaient en cette ville les raquetteurs du Canada. A deux heures de l'après-midi, le club de raquetteurs, musique en tête, est allé saluer monsieur le curé canadien, que tout le monde vénère et estime.

Les Canadiens de New-York n'ont rien épargné pour recevoir dignement leurs frères du Canada. La salle du club était décorée avec un goût exquis. Des petits enfants, dirigés avec habileté par les bonnes religieuses de la Congrégation, ont exécuté des chants qui ont été fort applaudis par l'assistance. De là les raquetteurs sont allés présenter leurs respectueux hommages aux religieuses de Villa-Maria.

Au Parc Central, des centaines de voitures de gala suivaient nos raquetteurs, qui ont figuré avec honneur dans cette circonstance. La discipline était sévère, et la tenue a été irréprochable. La fête s'est terminée au Steinway-Hall. La salle était comble. La fanfare de M. Lavigne a fait l'admiration de nos voisins.

Nous avons eu l'heureuse fortune d'entendre de magnifiques discours prononcés par M. Wiman, célèbre millionnaire de New-York, et par messieurs les présidents des clubs de New-York et de Montréal, qui ont parlé de manière à soulever des tonnerres d'applaudissements.

V

En route

LE samedi, 8 janvier, je disais adieu aux amis pour m'embarquer sur le steamer *Muriel*, de la compagnie de Québec. C'est un solide bateau de 1200 tonneaux.

Les cabines sont confortables ; la table, de première classe : deux excellentes choses pour les voyageurs.

Le capitaine Lock est un marin dans toute la force du mot. C'est un homme doué de grands talents, possédant son art à fond, affable envers les passagers, mais sévère pour lui et pour son équipage. Avec un tel pilote,

nous n'avons rien à craindre : tout est à l'ordre.

La première chose à faire en entrant dans un steamer sur lequel on doit séjourner pendant quelques semaines, c'est d'apprendre à connaître ses compagnons de voyage, qui deviennent de véritables amis. Je ferai donc une courte revue des principaux personnages qui m'entourent. Je commencerai par le plus âgé, que tout le monde respecte comme un père. M. Blattau, homme entreprenant, vient de Philadelphie ; il se rend à Saint-Kitts, pour établir des machines à faire de la glace dans ces pays chauds. Ayant beaucoup voyagé, il sait nous intéresser par le récit de ses courses en Espagne et ailleurs. Sa présence excite la gaieté, même chez ceux qui seraient tentés de se laisser dominer par la noire mélancolie que produit le mal de mer. Il n'est

pas poète. Est-ce un défaut ou une perfection ? Il est musicien : c'est beaucoup dire.

MM. Rand et Bullman, le premier de Portland et le second de New-York, sont de véritables yankees ; ils sont toujours d'une humeur joviale ; leurs historiettes et leur chants varient agréablement la monotonie de ces longs jours passés sur la mer. Bons et généreux, ils se multiplient pour nous faire oublier les heures d'ennui.

Monsieur De Coppet est le seul passager avec qui je puisse parler français. C'est un ingénieur de grande capacité. Originaire de Suisse, il demeure à la Nouvelle-Orléans. Il parle peu et rit beaucoup.

Enfin, le plus jeune et peut-être le plus aimable, est M. Popenoe, du Kansas. Il voyage en amateur. Poète et littérateur, il sait rêver

à temps. Cependant, pour être juste, je dois ajouter qu'il laisse volontiers crayon et plume pour venir sous la tente prendre part à la récréation.

Comme vous le voyez, le voyage n'est pas aussi terrible qu'on pourrait le supposer. Avec d'aussi agréables compagnons, le temps passe vite, et lorsque l'heure de la séparation arrive, nous sommes étonnés de dire sitôt adieu à ces nouveaux amis, qui vivront longtemps dans notre souvenir et dans notre estime.

Nous partons de New-York à cinq heures du soir. Le froid est tellement intense qu'on se croirait à Québec. J'aurais voulu contempler une dernière fois la statue de la Liberté qui illumine le port ; mais il m'est impossible de rester sur le pont.

Nous quittons donc le froid pays d'Amérique. Notre bateau, frissonnant sous son épais manteau de glace, s'empresse de prendre le chemin des pays du soleil. Il semble impatient de se baigner dans les eaux tièdes du Gulf Stream. Aussi le voyons-nous avec plaisir s'élancer sur la plaine liquide et courir au milieu des vagues moutonneuses, qui l'ébranlent à peine, tant sa marche est rapide. A neuf heures, le pilote nous dit adieu. C'est le dernier souvenir du pays que nous quittons. La nuit est belle. Notre bateau vogue avec majesté. Nous pouvons dormir en paix ; tout l'équipage est à son poste, et le capitaine Lock veille.

Le dimanche, 9 janvier, nous saluons le soleil levant, qui se montre à nos regards lorsque nous montons sur le pont. A notre

grande surprise, l'air est déjà tempéré, et, toute la journée, nous pouvons demeurer et prier sur le pont : c'est le jour du Seigneur. S'il m'est impossible d'offrir le saint Sacrifice de la messe, rien n'est plus facile que d'élever son cœur vers Dieu quand on a l'immensité sur sa tête et l'immensité sous ses pieds,— pour me servir de l'expression poétique de Châteaubriand. Sur le soir, nous entrons dans le Gulf Stream. Rien de plus intéressant que de voir cet immense fleuve de 80 milles de largeur au milieu de la mer. Le Gulf Stream prend sa source dans le golfe du Mexique. Cette énorme quantité d'eau, réchauffée par le soleil des tropiques, se dilate, se fraie un chemin à travers l'Atlantique et s'en va réchauffer les îles anglaises. Pourquoi ne change-t-il pas sa course et ne pousse-t-il pas une pointe jusque dans notre golfe Saint-

Laurent ? Nous aurions alors le plus beau climat du monde.

Le vent d'est vient exciter la fougue de ce courant qui ne souffre pas de retard. Le Gulf Stream devient bientôt menaçant, et notre bateau, ballotté et violemment secoué par les vagues, ressent la colère de ce fleuve étrange.

Le lundi, 10 janvier, nous quittons le Gulf Stream pour entrer dans la région des tropiques. Le temps est chaud et splendide, le ciel rayonnant de lumières et l'air embaumé des plus suaves parfums. On est tenté de chanter le gai refrain napolitain :

Le doux printemps se lève
Riche comme un beau rêve.
.....
Vogue, vogue, ma balancelle,
Chantez, gais matelots ;
Que votre voix se mêle
Au murmure des flots.

Fiers de voyager dans d'aussi heureuses circonstances, nos amis se livrent à la gaieté la plus franche et organisent des jeux de toutes sortes pour *tuer* le temps. Si les hommes politiques pouvaient recourir à ce moyen pour retarder un vote dans une Chambre d'Assemblée, ils seraient au comble du bonheur, et combien de fatigues ne s'épargneraient-ils pas !

Notre ami M. Bullman déboucle ses malles et en sort un vrai magasin général. Il s'installe sur le pont avec un magnifique instrument de photographie et commande avec la gravité d'un artiste. La conversation vient-elle à languir : voilà encore M. Bullman qui apporte ses carabines et ses revolvers. L'exercice à la cible commence. Mais le capitaine, du premier coup, plonge ses concurrents dans le plus profond découragement ;

il loge une balle en plein milieu de la cible ; il fait ce que les militaires anglais appellent *bulls eye.*

M. Rand chante pour oublier la patrie absente. M. Popenoe écrit. Quand il n'écrit pas, il dort. Hélas ! que de fois ce bon jeune homme, au milieu d'un doux rêve, a-t-il roulé sous la table, entraînant à sa suite coussins et tapis.

Nous nous dirigeons toujours vers le sud. Nous passons à l'ouest des Bermudes et à l'est de Cuba. Le temps se tient constamment au beau ; la chaleur est intense : des tentes nous protégent contre les rayons ardents d'un soleil tropical et rendent tout à fait délicieux notre séjour sur le pont. Sous ces latitudes, ce sont les vents alizés qui règnent sans cesse ; les Anglais les désignent sous le nom de *Trade*

Winds, vents du commerce, parceque, sans doute, ces vents sont plus favorables que les autres aux navires marchands. Nous ne pouvons expliquer autrement cette curieuse appellation.

Vers le 23ème degré, nous commençons à apercevoir des poissons volants. Nous prenons plaisir à suivre les ébats de cet agile fretin. Effrayé par le bruit que produit l'hélice de notre steamer, nous le voyons s'enfuir et bondir de vague en vague jusqu'à une distance de six à sept pieds. C'est un magnifique poisson bleu, ressemblant à notre sardine; ses ailes sont grandes et légères; d'un coup de queue, il prend un nouvel essor, et, lorsqu'il est fatigué, il culbute et s'enfonce dans les ondes perfides. Comme les hommes, les poissons volants aiment et recherchent ce qui brille; aussi, au milieu des plus épaisses ténè-

bres de la nuit, ils s'élancent vers les lumières de notre bateau avec une telle rapidité, qu'ils viennent très souvent tomber sur le pont, d'où ils ne peuvent s'échapper. Chaque matin il nous est très facile de faire une ample provision de ce délicieux comestible.

Enfin, après huit jours de navigation, le samedi soir, vers cinq heures, nous saluons avec les plus vifs transports d'allégresse la première terre de ces pays merveilleux. Nous sommes en vue du phare de Sambrero. Le capitaine nous annonce la joyeuse nouvelle que demain matin nous serons à Basse-Terre, chef-lieu de Saint-Kitts, autrefois Saint-Christophe.

VI

Notre arrivée

LE dimanche, 16 janvier, à quatre heures du matin, notre solide *Muriel* jetait l'ancre à Basse-Terre et se reposait enfin après une course non interrompue de neuf jours.

Sans attendre l'arrivée de Phébus monté sur son char de feu, nous nous hâtons de faire notre toilette et nous volons sur le pont. Le temps est chaud ; la mer calme, le ciel serein et le firmament parsemé d'étoiles étincelantes. Nous sommes près de terre, il n'y a pas à en douter ; car, ici comme au Canada, le coq chante et le chien aboie à l'heure matinale ;

on dirait qu'ils veulent saluer notre arrivée par leur joyeux concert.

Oubliant que sous cette latitude les jours sont de six à six heures et qu'il n'y a presque pas de crépuscule, je commence à murmurer contre l'aurore aux doigts de rose qui ne s'empresse guère de venir nous féliciter de notre heureux voyage et nous faire admirer cette contrée lointaine. Mais tout à coup nos cœurs sont remplis d'une bien douce émotion : la cloche sonne l'Angelus. Nous allons donc trouver dans ces régions des frères qui, comme nous, prient et invoquent la Vierge Immaculée. Chapeau bas, nous récitons avec ferveur la prière de l'ange. A cette fervente prière se mêle le souvenir de mes amis du Canada. Je suis ému jusqu'aux larmes.

A peine avons-nous terminé notre *Ave Maria* que le soleil se montre à nos regards dans

toute sa splendeur ; il vient illuminer le panorama le plus féerique qu'il soit donné à l'œil de contempler. Devant nous la ville, qui porte bien son nom de Basse-Terre, baigne ses pieds dans la mer bleue ; la campagne s'élève en amphithéâtre jusqu'au pied du Mont Misery, dont la tête altière fend la nue ; les demeures, bâties à l'orientale, sont ombragées d'élégants palmiers et de gracieux cocotiers ; les champs sont couverts d'une riche moisson de cannes à sucre d'un vert brillant. Partout, quelle fertilité ! quelle richesse !

La ville se réveille. Le peuple commence bientôt à circuler en habit du dimanche. Un grand nombre de nègres viennent sur le bord de la mer faire leur grande toilette ; cette dernière consiste tout simplement à se laver les dents. Les nègres n'ont ni brosses, ni le philodonte de notre ami Pourtier ; le doigt

et l'eau de la mer leur suffisent. Un tour de main, et c'est fait.

Je saute dans la première embarcation qui nous arrive, et je gagne terre où je suis reçu par ces bons nègres qui tous viennent sans cérémonie me dire : *Good bye, Father !* Nous sommes donc arrivés à Saint-Kitts.

VII

Saint-Kitts

POPULATION, 28,000.—SUPERFICIE, 176 MILES.

SAINT-Kitts ou Saint-Christophe est une île Anglaise située au Nord-Ouest de la Guadeloupe et au Sud-Est de Saint-Eustache. Découverte en 1493 par Christophe Colomb (d'où son nom), cette île fut colonisée par les Anglais en 1623, possédée en commun par les Anglais et par les Français de 1627 à 1713, l'Angleterre en fit l'acquisition définitive par le traité d'Utrecht. Saint-Kitts forme, avec Antigua, Montserrat et les Vierges, un gouvernement de l'Amérique Anglaise qui siège à Antigua et dont Lord Gormanston est le

gouverneur. Basse-Terre est le chef-lieu ; sa population est de 7,000 âmes ; cette ville est située dans une vallée très fertile.

Le Mont Misery s'élève en arrière de la ville. Cette montagne escarpée, de 4,300 pieds de hauteur, est couronnée par un volcan éteint. Le mot *Misery* est donné à juste titre à cette triste montagne, puisqu'elle a toujours été pour les habitants de la ville une cause d'inquiétude et de calamités. En 1880, des quantités énormes d'eau descendirent de la montagne, submergèrent la ville, détruisirent les moissons, enlevèrent les maisons et causèrent la mort de plus de deux cents personnes.

Le sol est riche et la fertilité est vraiment prodigieuse. Nous contemplons dans les environs une grande variété d'arbres et de fruits.

Le commerce consiste principalement en fruits, sucres, melasses et rhum.

Les chemins sont bien entretenus. La promenade autour de l'île est charmante, et presque à chaque pas nous rencontrons de magnifiques paysages qui charment la vue.

A quinze milles de la ville, s'élève *Brimston Hill*, autrefois si bien fortifiée qu'on lui donna le nom de " *Gibraltar des Antilles.*" Ces superbes fortifications sont tombées en ruines et habitées aujourd'hui par des singes, qui abondent, dit-on, dans ces montagnes.

La ville est propre, les rues sont tenues en excellent état.

Les principaux monuments qui frappent le plus notre curiosité sont la cathédrale anglaise, le palais du gouverneur et l'hôpital. Le jardin botanique attire la population par ses frais ombrages et ses fontaines abondantes.

Il y a un bon restaurant dans la ville, mais pas d'hôtel. L'on nous dit cependant que si les étrangers étaient plus nombreux, les hôtels ne feraient pas défaut.

Ici, pas de *bacchiche*, comme en Orient ; pas de pourboire, comme en France et en Italie. Nous ne sommes pas non plus assaillis, comme à Québec, par les cochers qui vous étourdissent par leurs cris disgracieux de : calèche ! La population se montre toujours empressée à vous rendre service, et partout l'on vous salue et l'on vous adresse le bonjour traditionnel.

Jamais je n'oublierai la cordiale hospitalité des personnes chez qui je me suis présenté. Je suis resté bien souvent tout à fait confondu en présence de ces attentions si délicates et de ces prévenances sans bornes de la part de

ces insulaires que je voyais pour la première fois.

A Basse-Terre, le bon Père Smyth m'a reçu à bras ouverts. Peu habitué à voir des confrères, ce digne prêtre ne savait comment témoigner la satisfaction et le plaisir qu'il éprouvait en recevant chez lui un membre du clergé canadien.

J'ai eu le bonheur de visiter les principales familles de la ville. Chez les MM. Delisle, Lagois et autres, j'ai remarqué la franchise et l'urbanité de nos anciennes familles françaises.

Après deux jours, bien courts hélas! passés au milieu de ces bons et véritables amis, je remonte sur le bateau et, je l'avoue en toute sincérité, c'est avec regret que je suis forcé de

quitter sitôt cette population généreuse et si franchement catholique.

Tous les passagers retournent à bord, joyeux et contents de se revoir, mais chagrins de s'éloigner de ce pays enchanteur.

Chacun étale avec orgueil sa riche collection de souvenirs, et tout le monde proclame à haute voix l'accueil chaleureux que nous avons tous reçu des braves habitants de Saint-Kitts.

Nous disons adieu à nos aimables compagnons de voyage, MM. Blattau et De Coppet, et notre bateau s'élance de nouveau sur la vague écumante.

VIII

Névis

APRÈS deux heures de marche, nous arrivons à Névis. Cette île a 10 milles de longueur et sept de largeur. Sa population est de 16,000 habitants.

Névis est placée au Sud-Est de Saint-Kitts ; Charlestown en est le chef-lieu. C'est une toute petite ville, remarquable par sa propreté. Nous y voyons deux églises. Les catholiques sont desservis par les missionnaires des autres îles.

Cette ville renferme un établissement de bains d'eau sulfureuse très chaude, où de

nombreux malades vont chercher du soulagement à toutes sortes de souffrances physiques. Il paraît que cette eau a la faculté de guérir tous les maux ; malheureusement nous n'avons pas eu le temps d'en faire l'expérience.

Névis n'est ni plus ni moins qu'une montagne qui s'élève au milieu de la mer et dont le sommet est couronné par un cratère éteint depuis longtemps. Découverte par Christophe Colomb, elle reçut le nom de Névis parce que sa partie supérieure était alors couverte de neige. Elle appartient aux Anglais depuis 1628 ; les Français l'ont occupée de 1706 à 1713 et de 1782 à 1783.

En quittant Névis, cette réflexion me revient à la mémoire :

Ainsi qu'une image qui passe,
Mon printemps s'est évanoui ;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous les biens dont j'ai joui.

IX

Antigua

A SIX heures du matin nous sommes en face d'Antigua. La population de cette île est de 35,000 habitants, et sa superficie de 280 milles.

Antigua se trouve à 48 milles au Nord de Guadeloupe. Découverte par Christophe Colomb, en 1493, elle fut colonisée par les Anglais, en 1632. L'eau y est rare, mais le sol est cependant fertile.

A peine avons-nous jeté l'ancre, que M. Burns, maître du port, vient à bord et met à notre disposition sa chaloupe à vapeur, qui

nous conduit à Saint-Johns, chef-lieu de l'île. Le port est vaste, mais pas assez profond pour les vaisseaux d'un fort tonnage.

Saint-Johns est une des plus belles villes des Antilles ; ses rues sont larges et propres. La cathédrale anglaise, la prison, l'hôpital, l'église catholique et le palais du gouverneur sont les monuments les plus remarquables de cette élégante cité. Il n'y a pas d'hôtel convenable, et pourtant un semblable établissement serait beaucoup fréquenté par les nombreux touristes qui voyagent sur les paquebots de la Compagnie des steamers de Québec. Les malades pourraient alors jouir, pendant quelques jours, du délicieux climat de cette île fortunée, qui possède tout ce qu'il faut pour attirer les étrangers. Celui qui aurait quelques semaines à disposer ferait bien de s'y arrêter.

Un hâvre spacieux, offre toutes les facilités possibles aux amateurs de la pêche et de la chasse.

Les minéralogistes trouveraient dans les montagnes et les vallées un vaste champ à leurs courses scientifiques. A deux milles de la ville, l'on rencontre une vallée de pétrification où l'on voit une grande variété de bois parfaitement pétrifié.

Arrivé à terre, M. Burns me conduit dans sa voiture chez le Père Fogarty, qui me reçoit avec la plus franche cordialité. Ce zélé pasteur me fait une si agréable réception, qu'enfin je cède à ses pressantes sollicitations de demeurer pendant quelques semaines sous son toit hospitalier, en attendant le prochain retour de notre bateau. Tous les jours ce bon Père me fait faire une promenade en voiture

et visiter ou admirer les plus beaux sites de son île.

La société d'Antigua est agréable et distinguée. Chez tous ses habitants l'on rencontre cette cordiale urbanité qui nous met à l'aise, et, après une courte visite, nous nous considérons et l'on nous considère comme un membre de la famille.

J'ai souvent eu l'honneur et la joie de rendre visite au gouverneur lord Gormanston, anglais de haute noblesse. Fervent catholique, il a su s'attirer les sympathies et l'estime de tous les insulaires. C'est un homme distingué par ses manières courtoises et affables et par ses connaissances étendues et approfondies.

Ayant parcouru en touriste tous les pays de l'univers, sa conversation charme, instruit

et édifie même. Lady Gormanston est aussi une femme des plus distinguées et des plus instruites. Comme le gouverneur, elle parle parfaitement le français. Excellente catholique convertie, elle est la mère des pauvres et le modèle des femmes chrétiennes.

Que d'heures agréables j'ai passées à examiner la collection si variée, si riche et si complète des grandes vues photographiques de Lord Gormanston !

Chaque soir, j'ai la bonne fortune de rencontrer M. Michalowski, brave polonais catholique qui manie facilement la langue française. Cet excellent homme laisse bien souvent reposer ses nombreuses occupations pour m'accompagner dans mes excursions. Grâce à lui, il m'a été donné de visiter l'hôpital dont il est gouverneur. Cette institution est

vaste, propre, bien éclairée et entretenue aux frais de l'Etat. Les nombreux malades qui l'habitent sont bien traités, et tous semblent estimer le gouverneur qui se sacrifie pour eux comme un père pour ses enfants.

Toujours accompagé par M. Michalowski je visite la prison. Là aussi, tout est propre, les cellules sont larges et suffisamment aérées. Les femmes sont peu nombreuses ; les hommes en plus grand nombre, sont occupés à casser de la pierre, tout comme à Saint-Vincent-de-Paul ; on les occupe aussi à réparer les rues et les chemins qui avoisinent la ville.

Partout nous les rencontrons par escouade de douze, conduisant leurs petites charrettes chargées de pierre.

Le gardien, au regard sévère et à la démarche grave et solennelle, se tient constam-

ment à leur côté avec son bâton traditionnel à la main.

Rien de plus curieux, mais en même temps de plus triste, que de voir les prisonniers condamnés aux travaux forcés, piétiner d'immenses rouleaux à marches qui mettent en mouvement une machine à concasser la pierre.

Au milieu d'un édifice spacieux, on a installé deux grandes roues, faites comme des rouleaux, de 20 à 25 pieds de largeur sur quinze de hauteur. Le forçat saisit avec ses mains une barre fixée au mur de l'édifice et pèse de tout le poids de son corps sur les marches clouées à la roue. Et tout se met en mouvement.

Ces travaux sont très fatigants ; car à peine une heure s'est-elle écoulée, qu'il faut

arrêter la machine ; les forçats sont complètement épuisés.

J'ai eu l'insigne bonheur—si toutefois c'est un bonheur—d'assister à l'ouverture du Parlement. La politique se fourre partout, même dans les plus petites îles. Comment voulez-vous qu'on n'en fasse pas au Canada ?

Le gouverneur, installé dans un riche carosse, traîné par deux superbes chevaux, arrive à une heure précise. Comme à Québec, le canon fait entendre sa grande et puissante voix, les curieux se portent en foule sur le passage du représentant de Sa Majesté et de son cortège princier. Les députés sont à leurs sièges ; ils se lèvent tous comme un seul homme lorsque le chef de l'Etat fait son entrée dans la salle des délibérations.

Le gouverneur est suivi des officiers militaires, en grande tenue et des juges en robes

écarlates et portant de larges perruques blanches. Après la lecture du discours du trône, le gouverneur se retire, et la discussion commence.

La chambre se compose de 20 à 25 députés, dont 4 nègres qui prennent au sérieux leur rôle de représentants du peuple. Elégants et bien mis, ces députés au visage noir ne sont pas les moins intelligents ni les moins caustiques. C'est bien le cas de dire que ce n'est ni l'habit, ni la peau qui fait le moine.

Quelques députés sont élus par la nation ; les autres sont nommés par la Couronne.

J'ai entendu de bons discours. Le *leader* de la Chambre, M. Tyser, m'a paru être un homme supérieur. Inutile d'ajouter qu'à Antigua comme au Canada nous rencontrons dans la chambre la loyale opposition de Sa Majesté.

Il se publie dans cette ville, deux journaux qui ne paraissent que lorsque les propriétaires ont assez de matière pour remplir la page qui n'est pas consacrée aux annonces. Pour nous renseigner sur les événements du jour, nous courons tous les matins au bureau du télégraphe.

Des tableaux suspendus à la porte de cet établissement nous font connaître ce qui se passe dans les principaux pays de l'univers.

X

La canne à sucre

PROFITANT de la gracieuse invitation de M. Curran, j'ai pu visiter en détail les travaux variés de l'exploitation d'une plantation de canne à sucre.

Une plantation possède généralement 500 acres de terre. Au milieu du champ se trouve l'usine auprès de laquelle sont groupées les cases des nègres qui travaillent sur la ferme. Les propriétaires sont ordinairement de riches Anglais qui demeurent en Angleterre. L'administration est confiée à un agent qui a sous sa direction un surveillant chargé de visiter à cheval les travaux de la vaste plantation.

Dans une seule visite, nous pouvons examiner comme il faut les travaux de toute une exploitation, depuis le labourage jusqu'à la fabrication du sucre prêt à l'exportation.

La canne à sucre prend treize mois à murir. Une fois parvenu à maturité, elle ne peut demeurer longtemps sur pied. Pour occuper l'usine et en même temps ne pas avoir trop d'ouvrage à la fois, il faut nécessairement partager les travaux de manière à avoir toujours une certaine quantité de cannes prêtes à alimenter l'usine d'un bout à l'autre de l'année.

Dans un champ, on remarque trois ou quatre paires de bœufs traînant une charrue à sous-sol. Il faut un labour très profond. La terre ainsi labourée reste longtemps exposée à l'action du soleil, qui pulvérise les mottes ; l'ac-

tion solaire produit le même effet que celui de nos gelées d'automne.

Une fois la terre bien meuble, des nègres, armés de pelles, font des trous carrés de 18 pouces sur 12 pouces de profondeur. Ces ouvertures sont disposées en rangées de trois pieds de distance, en tous sens. Un nègre enfonce ensuite au milieu de ce trou une barre de fer, et après avoir retiré celle-ci, il y dépose l'extrémité d'une canne à sucre renfermant des bourgeons. Et la semence est faite.

Ici nous voyons les premières feuilles sortir de terre ; là plusieurs ouvriers occupés à sarcler, cette dernière opération dure tant que la canne n'est pas parvenue à une hauteur de deux pieds ; alors le sarclage n'est plus nécessaire, parceque la canne a pris assez de force pour se maintenir seule. Plus loin, nous

rencontrons des cannes de 10 à 12 pieds de hauteur, et tellement serrées les unes contre les autres, qu'un chat ne pourrait passer entre chaque roseau. L'ombre tient la racine en bonne condition, et la pluie, retenue au pied par les trous dont j'ai parlé plus haut, conserve à la terre l'humidité nécessaire. La canne pousse facilement. Seule la sécheresse est à craindre.

A gauche de la plantation, un grand nombre de nègres sont à l'ouvrage. Pour satisfaire notre curiosité, nous nous approchons des travailleurs, et aussitôt nous savons à quoi nous en tenir ; ils procèdent à la récolte ; la canne est mûre. Les uns abattent les feuilles, les autres coupent la tige près du pied et enlèvent la partie supérieure qui contient les bourgeons et qui doit servir à la nouvelle semence.

La canne a généralement 1½ à 2 pouces de grosseur ; elle est très pesante. Une fois coupée, elle ne peut se conserver longtemps, car elle devient bientôt acide.

Les feuilles servent à nourrir les nombreux troupeaux d'animaux que l'on garde sur chaque plantation. Ces feuilles, hachées et mêlées à un peu de melasse, constituent la seule nourriture des animaux, car, ici, il n'y a pas de foin, et le grain est rare. Le surplus de ces énormes quantités de feuilles reste sur le champ, lui conserve son humidité, protége la racine de la canne, qui sert à trois récoltes, et, en se décomposant, fertilise le sol d'une manière très efficace.

Les machines de la plus grande partie des usines sont mues par la vapeur ; quelques-unes cependant sont mises en mouvement par le vent.

XI

Opérations de la fabrication du sucre

LES cannes sont broyées par d'énormes rouleaux en fer ; le tissu fibreux est réduit en charpie, que les ouvriers reçoivent dans des paniers et étendent ensuite au soleil. Lorsque cette charpie est bien sèche, on la met en meules. C'est le combustible dont on se sert pour alimenter les fourneaux. Mais ce combustible se consume avec une telle rapidité qu'un nègre est constamment occupé à enfourner la charpie, qui brûle comme le papier.

Le jus de la canne est retiré du pressoir et versé ensuite dans un grand vase, d'où il est

conduit par des pompes dans les réservoirs à clarifier.

On extrait le marc qui sert à faire le rhum. De là, le jus passe dans d'immenses chaudières où s'opère le cuisson, qui demande une grande surveillance et beaucoup de soin ; on procède à cette opération comme dans la fabrication de notre sucre d'érable.

Lorsque le sucre est réduit en grains, un dalot le conduit dans des réservoirs où il se refroidit. Aussitôt froid, le sucre, encore mêlé à la melasse, est déposé dans de grands tonneaux à fond percé de plusieurs petits trous.

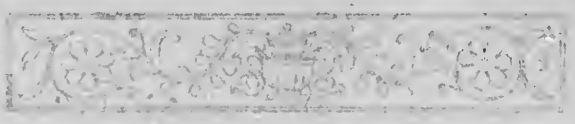
On le presse alors avec des masses de fer ; la melasse s'échappe par les petites ouvertures et va se réfugier dans un réservoir, et de là à la tonne qui doit la recevoir définitivement. Le sucre reste parfaitement sec après le départ de la melasse. Une fois le tonneau rempli et

les trous bouchés, la voiture le transporte au marché.

Comme on le voit, la fabrication du sucre et de la melasse se fait avec une très grande propreté ; les ouvriers n'y mettent pas la main.

Ainsi donc, amis lecteurs, si l'on vous dit à l'avenir que la melasse est faite de canne à sucre broyée sous les pieds des nègres, n'ajoutez pas foi à cette mirobolante nouvelle. Vous pouvez vous délecter de ce jus sucré sans répugnance aucune, si vous en avez le goût ; je puis vous garantir la propreté de sa confection.

Enfin, fatigué par de longues heures de marche, je prends congé de mon aimable cicerone, M. Curran, agent de la plantation Sutherland, et je reviens à la ville charmé de mon exploration.



XII

Les noirs et les blancs

LA population des îles est composée presque exclusivement de nègres ; les blancs comptent pour un dixième seulement.

Le nègre est poli et toujours modestement vêtu. Nous le rencontrons affublé d'un pantalon et d'une chemise blanche, quelquefois un chapeau sur la tête, la canne invariablement à la main, mais toujours pieds nus.

Il est assez intelligent, toujours content et joyeux ; il est sobre, mange peu, boit peu, travaille peu, mais il dort beaucoup. Son

salaire est peu élevé, mais ses dépenses ne sont pas considérables. Un homme gagne ordinairement dix sous par jour ; une femme, qui fait autant d'ouvrage qu'un homme, ne gagne que cinq sous.

Les nègres habitent des cases ou petites cabanes en bois de dix pieds carrés ; quelques unes sont cependant plus grandes, mais c'est très rare. Ces cases n'ont qu'une fenêtre ; les contrevents servent de chassis ; et, la nuit venue, une famille entière s'installe dans la maisonnette, après avoir pris le soin de fermer toutes les ouvertures, malgré les grandes chaleurs des tropiques.

On dirait que le nègre est insensible à la chaleur, car on le voit en plein midi dormir sur la dure, sous les rayons d'un soleil brûlant, alors que nous sommes obligés de

protéger notre humble hypostase au moyen d'une ombrelle.

A huit heures du soir sonne le couvre-feu pour les noirs. Toutes les cases sont alors fermées, et les nègres invisibles jusqu'au lendemain matin ; la loi leur défend de paraître dans les rues après l'heure précitée.

Les blancs vivent dans des habitations bâties à l'orientale. Les maisons sont assez spacieuses, mais généralement à un seul étage, sans plafond à l'intérieur. Les chambres sont divisées par des cloisons. Le toit est vaste. Nous ne remarquons dans ces demeures, ni tapis, ni rideaux, ni tentures. Les planchers sont cirés. Chaque lit est surmonté d'un moustiquaire. C'est une excellente précaution, car, autrement, l'étranger surtout devra s'attendre à des visites désagréables pendant la nuit.

Le bain est indispensable ; aussi en trouve-t-on un dans chaque habitation.

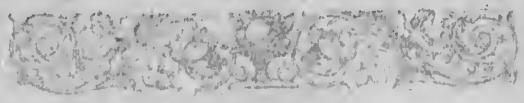
Antigua possède une église catholique bien convenable et un couvent passable. Les catholiques ne sont qu'au nombre de deux cents ; mais ce sont eux qui commandent au commerce et qui dirigent les affaires.

Monsieur le curé, le R. P. Fogarty, jouit d'une grande influence sur toute la population. Il reçoit la visite des hommes les plus distingués, catholiques comme protestants. Le père Fogarty est un des syndics de la ville, chose qui ne s'est jamais vue dans le passé.

Après un agréable séjour de trois semaines en cette ville, je dis adieu avec peine au bon Père Fogarty et aux dignes familles Michalowski, Burns, Curran, Gomez, etc., et je reprends ma course vers le Sud.

En arrivant sur le bateau, j'ai le plaisir de saluer mes anciens compagnons de voyage et de tendre la main à deux nouveaux amis, qui sont venus remplacer ceux que nous avons quittés sur la route.

Comme un coursier infatigable, le steamer se met en marche, et deux heures après notre départ, nous sommes à Montserrat.

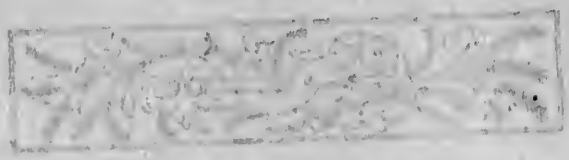


XIII

Montserrat

CETTE île compte une population de 8,000 habitants et une surperficie de 126 milles. Découverte par Christophe Colomb, elle appartient aux Anglais depuis 1528.

Montserrat est très salubre et favorable aux malades atteints de la pulmonie. Nous y rencontrons le Père Savage, qui me permet de dire la messe, et, après avoir visité rapidement cet agréable oasis situé au milieu de l'océan, nous nous rendons à la Dominique.



XIV

La Dominique

LA population de cette île est de 27,000 habitants ; et sa superficie est de 291 milles.

La Dominique, en anglais *Dominica*, a été découverte en 1493 par Christophe Colomb, un dimanche, *dies dominica*, d'où elle tire son nom. Elle appartint aux Espagnols jusqu'en 1625, puis aux Français, qui la cédèrent aux Anglais en 1763. La France la reprit en 1773 et la rendit à l'Angleterre par le traité de paix de 1783.

Bien que cette île soit une colonie anglaise, les habitants parlent généralement le français.

Plus nous avançons vers le Sud, plus nous admirons cette végétation merveilleuse, activée par la chaleur et les fréquentes ondées tombant des nuages qui couvrent presque continuellement le sommet des montagnes.

La Capitale est *Roseau*, siège d'un évêché catholique. La ville, bâtie à l'orientale, jouit d'une grande tranquillité ; ses rues sont pavées en pierre, très propres, mais tellement étroites que les voitures n'y peuvent pénétrer. On se croirait rendu dans certaines ruelles de Québec.

Il y a un bon hôtel, dans lequel peuvent loger un grand nombre de touristes.

Dans nos courses, nous remarquons l'ancienne cathédrale catholique, le fort, le jardin

botanique, les édifices du gouvernement et le Morne Bruce, situé tout près de la ville.

La chaleur est intense, mais la brise de la mer vient agréablement tempérer l'atmosphère.

La Dominique est remarquable par ses fruits délicieux. Ses oranges succulentes sont, avec raison, recherchées dans ces îles, mais elle ne valent pas les oranges d'Egypte.

Le port de Roseau est profond, mais peu abrité contre la fureur des vents.

Lorsque nous succombons de fatigue ou d'accablement causé par l'intensité de la chaleur tropicale, il nous est bien facile d'aller respirer l'air frais des montagnes.

Cette petite excursion nous fournit, à mes compagnons et à moi, l'occasion de constater

la puissante végétation de cette île. Et les guides nous racontent des faits tellement merveilleux, que nous ne pouvons y ajouter foi.

Nous voulons, comme saint Thomas, voir de nos yeux ; aussi partons-nous pour cette course qui nous promet tant d'agréables émotions.

Muni d'une canne solide, d'une large ombrelle et de quelques provisions de bouche, nous nous rendons sur la place principale pour y prendre des montures. Les guides nous reconnaissent de loin et accourent à notre rencontre pour nous offrir, avec beaucoup de complaisance, mais moyennant finances, bien entendu, de forts et solides mulets.

Il ne nous reste que l'embarras du choix. Un nègre, moins timide que les autres, nous

aborde en nous disant : " *Master, me go with you : me have a good pony !* " Il faut bien accepter ce compagnon de route ; son offre est si généreux !

Nous aurions préféré parcourir le trajet à pied, mais nos amis nous en avaient dissuadé, à cause de la fatigue et de la chaleur. Le moindre refroidissement corporel peut occasionner une fièvre peu dangereuse, il est vrai, mais qui n'en est pas moins désagréable en voyage.

Après avoir fait le choix de notre *Rossinante*, nous volons à la conquête des pays inconnus. Mais nous sommes bien décidé à ne pas nous laisser emporter par les idées belliqueuses du Chevalier de la Triste Figure, et surtout à ne pas combattre contre les moulins à vent qui s'élèvent sur le parcours de notre route. Un

seul Don Quichotte a suffi pour immortaliser Michel Cervantes ; la seconde édition n'est donc pas nécessaire.

Et, du reste, il y a dans le monde assez de Don Quichottes sans nous.

Nos courageux mulets, l'oreille inquiète, suivent d'un pas mélancolique le guide qui nous précède. Pauvre bidet, va gaiement ton chemin ; ne crains rien : tu ne portes ni un Alexandre, ni un Néron ; mais prends courage et console-toi, car, sur tes vieux jours, tu pourras dire aux jeunes que tu as eu l'insigne honneur de transporter sur ton dos un vrai Canadien des pays froids.

Nous sommes arrivés au pied des montagnes. L'ascension commence ; elle est difficile à effectuer ; mais nous n'avons qu'à laisser marcher nos pauvres bêtes, qui sauront bien

surmonter les difficultés de la route. Quand nous passons près d'un précipice, tâchons de maîtriser nos émotions ; ne disons rien, tenons-nous solide sur notre selle et confions-nous à l'intelligence de notre pony. Nous n'avons rien à craindre.

Cependant nos mulets semblent demander grâce ; et ils ont raison, car nous marchons depuis plus d'une heure.

Le guide s'arrête donc tout à coup et nous invite à mettre pied à terre. C'est le temps de prendre un peu de repos : nos bêtes sont épuisées de fatigue, et nous avons les reins rompus et les jambes raides comme des bâtons.

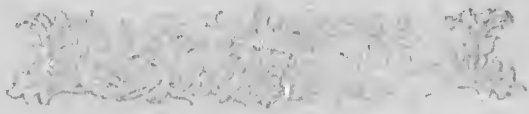
Après avoir régalé notre estomac d'une frugale collation, nous imitons l'exemple du berger : nous nous étendons mollement sur le vert gazon, à l'ombre d'un énorme palmier.

L'air frais qu'on respire à cette altitude et la rosée qui s'échappe si souvent des nuages dont le sommet de ces monts est couronné ou mieux enveloppé, donnent au sol une fertilité vraiment étonnante. Quelle variété et quelle richesse dans ces fleurs inconnues de nous avant ce jour ! Ici, nous admirons de splendides palmiers de 300 pieds de hauteur. Là nous contemplons des rosiers fleuris, hauts de quinze pieds.

Pour la première fois, il nous est donné de jeter les regards sur l'*arbre-fougère*, le bananier, ce martyr végétal qui s'épuise et meurt après avoir nourri sa lourde grappe. On est obligé de semer le bananier tous les ans, et l'on nous dit que, dans l'espace de vingt jours, il est devenu un arbre de vingt pieds. Un pied par jour ! Ce n'est pas trop mal. Si les hommes grandissaient en proportion de ce

précoce végétal, il faudrait aux marmots de trois mois des huniers de misaine pour leur servir d'*indispensables* et des cabestans pour leur extraire les dents de lait.

Dans ces îles les plantes sont des arbres, et les arbres des géants.



XV

Les lacs de la montagne

APRÈS deux heures de marche, nous arrivons aux trois célèbres Lacs de la montagne, dont l'un, qui occupe le bassin d'un cratère éteint, attire surtout notre attention. Quelle belle nappe d'eau reposant à 2,300 pieds au-dessus du niveau de la mer ! Il n'y a rien de plus beau, le coup d'œil est vraiment féerique. En présence d'un pareil spectacle, nos fatigues disparaissent comme par enchantement.

Ah ! que j'aurais aimé voir près de nous notre poète de Sainte-Claire ! Assis à l'ombre

du gigantesque palmier qui se mire dans les ondes paisibles de ce lac mystérieux, nous l'aurions sans doute entendu s'écrier avec cette puissance d'improvisation et cette brillante imagination qui le distinguent.

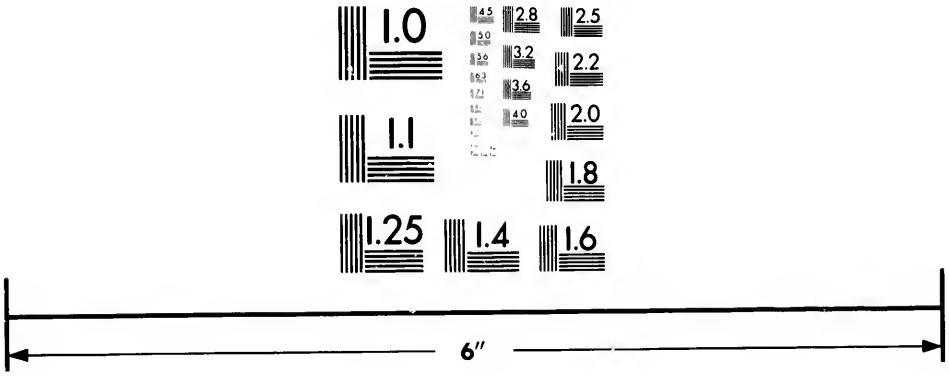
" Encadré de verdure et souriant de joie,
Comme un enfant couché sur des coussins de soie :
Un lac, miroir d'azur, dormait dans le lointain.
C'était un lac superbe, un féerique bassin.
A l'entour, des bosquets, la tête renversée,
Comme une autre forêt fraîchement nuancée,
Formait, silencieux au fond, sous le flot noir,
Un mirage immobile et bien splendide à voir.
Le lac semblait profond. Voyez ce blanc nuage
Qui le traverse au loin, bien loin ! sa molle image,
Comme en un second ciel, vogue au fond du bassin.
De quelle profondeur est donc ton large sein,
O beau lac transparent ! O lac ! tu parais être,
Dormant sur l'infini, quelque riche fenêtre ! "

Ou bien encore :

Heureux de son riche décor,
Le lac, dans son miroir inerte,
Réfléchissant la forêt verte,
Répercutait le beau ciel d'or.

Mais nous ne sommes pas poète ; que faire ? Nous taire, regarder et aimer le beau. En effet, sans être poète, nous avons des yeux et un cœur : cela suffit pour admirer la scène grandiose et sublime qui se déroule devant nous. Jamais dans mes nombreux voyages au Canada et à l'étranger, je n'ai vu d'aussi merveilleux paysages. Je n'entreprendrai pas la description de ce séjour délicieux, car la peinture que j'en pourrais faire, serait bien inférieure à la réalité. C'est donc avec peine que nous nous décidons à quitter les rives verdoyantes des lacs de la montagne et à retourner à Roseau.

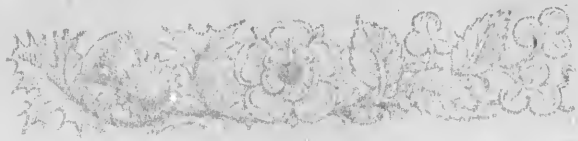
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.0



XVI

Les Caraïbes

Il est impossible de dire mieux à Le Dentrage sans faire une visite à la île et découvrant les derniers débris de la tribu des Caraïbes, sauvages qui étaient en possession de ces îles lorsque Christophe Colomb en fit la découverte. Les Caraïbes ne sont pas plus considérés que les Chinois aux Etats-Unis. Ils vivent de peu de choses sont assez intelligents, très sobres, travaillent beaucoup et savent faire profiter leur petit revenu.

XVI

Les Caraïbes

LA VALLÉE AU LAC D'EAU BOUILLANTE

IL est impossible de dire adieu à *La Dominique* sans faire une visite à la côte où demeurent les derniers débris de la tribu des Caraïbes, sauvages qui étaient en possession de ces îles lorsque Christophe Colomb en fit la découverte. Ces Caraïbes ne sont pas plus considérés que les Chinois aux Etats-Unis. Ils vivent de peu de choses, sont assez intelligents, très sobres, travaillent beaucoup et savent faire profiter leur petit revenu.

Les Caraïbes ont le teint cuivré, comme tous les indigènes de l'Amérique ; quelques-uns se sont mêlés aux nègres : on les nomme Caraïbes noirs.

A deux milles de Roseau, nous rencontrons les sources sulfureuses de *Watton Wasren*, et un peu plus loin, à l'extrémité de la vallée, deux grandes chûtes de 200 pieds d'élévation. Mais la plus attrayante curiosité de ces îles, c'est *La Vallée d'eau bouillante.*

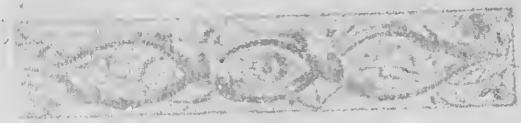
Hâtons-nous d'y faire une courte visite, et pour cela, prenons de nouveau notre Jean-Baptiste pour nous guider dans cette course lointaine, car, cette fois encore, nous en avons pour toute une journée de marche à dos de mulet.

Après beaucoup de fatigues, surtout pour notre infortuné bidet, nous parvenons sains

et saufs à ce fameux lac, que nous cherchons de tout côté, mais que nous ne pouvons trouver : il est invisible. Voici le mot de l'énigme.

Ce lac d'eau bouillante a existé jusqu'au mois de janvier 1880 et excitait la curiosité d'un nombre toujours croissant de visiteurs, lorsque le volcan, fatigué sans doute de faire bouillir la marmite du vieux Vulcain, entra en colère et lança l'eau hors du bassin.

Le lac est disparu, et nous ne voyons aujourd'hui que des rochers privés de végétation. C'est le règne de la désolation, comme sur les bords de la Mer Morte. Je ne saurais recommander cette promenade *sentimentale*. C'est trop de fatigues et de dépenses pour ne voir que des roches dénudées ; on peut en voir plus facilement, sans rien payer, dans notre beau pays du Canada.



XVII

Le Père Rigaud—Mgr Naughten

A mon retour, je vais suivant mon habitude, frapper à la porte du presbytère. Le Père Rigaud me reçoit avec cordialité. C'est un français, d'un caractère aimable, vif, spirituel et franc ; sous sa soutane, je découvre la démarche et le port d'un militaire. Je ne me trompe pas : ce bon père fut autrefois un des vaillants soldats de la petite mais courageuse troupe des zouaves pontificaux.

A table la conversation tombe naturellement sur Rome et les nobles défenseurs de Pie IX. Ce digne missionnaire me fait l'éloge de plus

d'un Canadien, de ces croisés modernes qui n'ont pas hésité un instant à faire le sacrifice de leur vie, à quitter leurs parents, leurs amis et leur patrie, pour aller combattre à l'ombre du drapeau jaune et blanc. J'étais fier de recueillir ces chaleureuses félicitations de la bouche d'un ancien compagnon d'armes de nos braves Zouaves Canadiens.

Le Père Rigaud me conduit à l'évêché, où je m'empresse de présenter mes hommages à Mgr Naughten. Cet évêque parle bien le français et se distingue par des manières affectueuses et affables.

Mgr Naughten est à la tête d'un très vaste diocèse, composé exclusivement d'îles, telles que les îles anglaises : La Dominique, Montserrat, Antigua, Saint-Kitts, La Barbade, Anguilla, Névis, Anégada et les îles de la Vierge ;

les îles Danoises : Saint-Thomas, Saint-John's et Sainte-Croix. Ce diocèse compte un évêque, 21 prêtres, 20 églises, 1 collége et 3 académies, avec une population de 60,000 catholiques.

Avec un revenu bien restreint, Sa Grandeur doit faire fructifier ses nombreuses œuvres de charité et administrer un diocèse des plus difficiles à desservir. Que de dépenses à supporter et de périls à affronter pour ce digne évêque ! Il lui faut visiter bien souvent ces nombreuses îles disséminées au milieu de l'océan. Des affaires pressantes le forcent-elles à partir avant l'arrivée du steamer, alors Sa Grandeur doit confier sa vie à de frêles embarcations, que la moindre bourrasque peut faire chavirer. On comprend tout le danger et toutes les privations d'un pareil voyage.

Dans ces pays de chaleurs continuelles, Sa Grandeur est souvent obligée de pénétrer

dans l'intérieur pour y porter les secours de son saint ministère. Montée sur son mulet, Elle aura quelquefois à voyager pendant de longues heures, sous un soleil brûlant et par des sentiers qui côtoient presque toujours de dangereux précipices. Quelles fatigues! Aussi, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que la vie des missionnaires est bien pénible et bien méritoire dans ces contrées. Il faut réellement, pour ces missionnaires, la grâce de la vocation. Si le climat est salubre et la température agréable pour celui qui passe ou qui n'y séjourne que quelques semaines, on ne peut en dire autant pour celui qui fixe sa demeure sur ces îles. L'homme le plus robuste finit par tomber dans un épuisement complet, par suite d'une transpiration extraordinaire et continuelle occasionnée par les chaleurs tropicales qui prévalent sans cesse

dans ces parages. Il pourra peut-être lutter pendant cinq ou six ans, mais, à la fin, il sentira les atteintes de cette maladie langoureuse qui tue sa victime sans la faire souffrir : c'est l'anémie qui fait son œuvre.

Le riche peut s'éloigner des îles pour aller retremper ses forces dans les pays du nord ; mais le missionnaire ne le peut pas ; ses moyens, le temps et son devoir l'en empêchent. Comment ! laisser ses ouailles sans pasteur ! Impossible. Plutôt mourir à son poste.

Dans l'exercice de son ministère, le missionnaire aura à franchir des montagnes et des précipices affreux pour secourir de pauvres malades vivant à une grande distance. Mais rien ne l'arrêtera ; il s'agit du salut des âmes ; il s'élance sur la route clopin-clopant, comme le vieil aveugle. Le jour, il devra supporter

les ardeurs du soleil dans ces gorges de montagne où l'on peut à peine respirer ; la nuit, il souffrira le supplice insupportable de la morsure des moustiques ; c'est une vraie plaie que les moustiques dans ces pays chauds. Les plaies d'Egypte n'étaient pas plus terribles que celle-là.

XVIII

Un religieux périt au milieu des flammes

LORS de ma visite à Mgr Naughten, je remarque que Sa Grandeur a l'air triste et abattu. Après avoir causé quelques instants sur différents sujets, je me lève pour prendre conge, lorsque Sa Grandeur me dit : "Non, non, restez, je suis content de vous voir près de moi en ce moment ; votre présence me fait du bien. Veuillez excuser ma tristesse ; je viens d'apprendre une navrante nouvelle, celle de la mort d'un de mes prêtres les plus dévoués." Voici la sinistre histoire.

Le père Tavernier était passé en Europe pour refaire sa santé délabrée par le climat et

l'excès de travail. Il revenait sur un steamer anglais, lorsque, pendant une violente tempête, il perdit l'équilibre et tomba sur le pont. Dans sa chûte, il se fractura une jambe et fut obligé de prendre le lit.

La tempête s'était apaisée, et le steamer avait repris sa courses majestueuse au milieu de la mer encore agitée. Mais un malheur ne vient jamais sans un autre, dit l'adage populaire. Cette prophétie se réalisa. Le navire continuait à s'avancer sûrement sur la plaine liquide, lorsque tout-à-coup, un cri strident, épouvantable, vient jeter la terreur dans tous les cœurs. Au feu ! Au feu ! ! Ce fut alors une véritable panique. Le feu s'était en effet déclaré dans le navire et avait déjà commencé à ravager les cabines de première classe situées à l'arrière du bâtiment.

Les passagers, affolés par la peur, montèrent en désordre sur le pont, ayant à peine le temps de prendre leurs vêtements les plus indispensables. Le père Tavernier, retenu dans sa chambre par sa jambe malade, ne put fuir le danger. Au milieu de la confusion générale qui régnait alors, les amis du bon religieux s'aperçurent de l'absence du malade et voulurent lui porter secours ; mais il était trop tard : l'élément destructeur avait envahi les cabines, et il était humainement impossible de pénétrer dans ce véritable brasier.

Il est difficile de peindre la scène douloureuse qui se passa alors. Tous les passagers entendaient les cris déchirants de ce prêtre infortuné qui appelait au secours. Et dire qu'ils ne pouvaient lui tendre une main secourable ! C'était affreux. En quelques minutes,

l'arrière du steamer était consumé jusqu'au pont et le bon père Tavernier avait péri au milieu des flammes.

Quel navrant spectacle ! Les passagers étaient plongés dans la plus grande terreur ; ils luttèrent contre la mort en faisant fonctionner les pompes pendant plus de vingt-quatre heures. A la terreur succèda le désespoir ; ils savaient tous qu'en dessous des cabines en flammes se trouvait une énorme quantité de matière explosible qui pouvait mettre le bateau en pièces au milieu de l'océan. On a beau regarder de tous côtés, c'est la mort qui s'avance à pas de géant.

Cependant, grâce aux efforts héroïques des passagers et de l'équipage, on parvient à maîtriser les flammes dévorantes, et un soupir de soulagement s'échappe de ces poitrines

oppressées par les plus terribles angoisses de toute une longue journée.

Le steamer reprit sa course et arriva ensuite heureusement à la Barbade.

L'heure du départ est sonnée : le sifflet du steamer vient de faire retentir l'air de son cri strident et invite les voyageurs à faire leurs adieux.

Nous pressons encore une fois la main à nos bons et généreux amis de Roseau, et nous courons au bateau.

Le capitaine est à son poste ; il surveille la manœuvre, et, lorsque tout est prêt, il donne le signal du départ : *All right !*

La vapeur frémit aussitôt dans les pistons de la machine et met en mouvement l'hélice mugissante. Notre château flottant s'ébranle

et reprend sa course rapide, en faisant rejaillir au loin l'onde azurée.

Deux heures plus tard, nous touchons à la Martinique.

XIX

La Martinique

POPULATION 154,000

LA Martinique, d'après Bouillet, est une des Petites Antilles françaises placée près du 14ème degré de latitude nord ; elle est à 83 milles de la Guadeloupe. Cette île est assez considérable, sa population est de 154,000 habitants dont à peine 10,000 blancs.

Son gouvernement est divisé en deux arrondissements, qui ont pour chefs-lieux Saint-Pierre et Fort-de-France.

L'île est couverte de hautes montagnes, qui sont pour la plupart des volcans éteints, et

parmi lesquelles on remarque la Montagne Pelée, le Carbet et la Soufrière. On rencontre beaucoup de mornes, collines de lave d'où coulent des ruisseaux qui, au temps des pluies, deviennent des torrents dangereux.

Les côtes très découpées forment une multitudes d'anses, de rades et de petits ports.

Le climat est très chaud, et malsain dans quelques parties.

Nous y remarquons plusieurs sources minérales, mais point de mines.

Les bois occupent la plus grande partie de l'intérieur; on ne cultive guère que les côtes.

L'île produit en grande quantité du sucre, du rhum, du café fort estimé (dont la culture ne date que de 1723), du cacao, du coton, etc.

La Martinique est remarquable par la variété de ses fruits, tels que ananas, coco, raisin, prune, cerise, datte, citron, orange, figue, mango, tamarin, fruit à pain, etc., et nous y rencontrons un grand nombre de végétaux, parmi lesquels l'énorme ignam (yam), qui remplace avantageusement la pomme de terre.

La Martinique est sujette aux tremblements de terre. Les plus grands cataclysmes de ce genre ont été signalés dans les années 1776, 1779, 1780, 1788, 1813, 1817, 1823 et 1839.

Découverte par Christophe Colomb, en 1493, occupée au nom de la France, en 1635, par L'Olive et Duplessis, elle fut colonisée un mois après son occupation par D'Enambuc, gouverneur de Saint-Christophe.

Les Hollandais l'attaquèrent vainement en 1674 ; les Anglais la prirent en 1763, en 1802

et 1809 ; mais ils l'ont toujours rendue à la France. Les esclaves ont été affranchis en 1848.

A deux heures de l'après-midi, le bateau avait donc jeté l'ancre en face de la ville de Saint-Pierre, et nous nous préparions à gagner terre, lors qu'une pluie abondante vint retarder notre débarquement. Abrités sous la tente, nous tuons le temps agréablement en contemplant le magnifique port qui s'étend devant nous. Tout-à-coup notre attention est frappée par l'arrivée de deux petits canots faits de bouts de planche et montés chacun par deux négrillons français, qui viennent, plus par intérêt que par vanité, nous montrer jusqu'où peut aller l'habileté de l'homme dans l'art de la natation.

Arrivés près du bateau, nos négrillons se précipitent dans les flots, et, après un plon-

geon savamment exécuté, les quatre tritons couleur de jais montrent la tête au-dessus de la surface des eaux et nous adressent ainsi la parole : " Un sou, messieurs." Les passagers se rendent à leur pressante demande ; ils s'amusent une heure durant à lancer à la mer de petites pièces de monnaie, que les nageurs saisissent toujours avant qu'elles soient parvenues au fond de l'Océan. Il n'y a pas de plus habiles nageurs ; on dirait de véritables poissons.

A la Martinique, comme dans les autres îles des Antilles, le voyageur est souvent embarrassé avec son argent. Ici, c'est le franc ; plus loin, dans les îles anglaises, ce sont les louis et les chelins *sterling*. L'or seul est accepté en échange de la monnaie du pays. Hélas ! ces îles, comme la plupart des contrées

de l'Europe, sont encore bien arriérées sous le rapport monétaire ; tous ces pays feraient un grand pas dans la voie du progrès s'ils adoptaient notre système

XX

Saint-Pierre

SAINT-Pierre, fondé en 1635, occupe une étroite lisière de terre située entre une montagne et la mer. Cette ville est bien bâtie. Comme toutes les anciennes villes françaises, ses rues sont étroites, mais les trottoirs le sont encore davantage. Québec est mieux partagé sous ce rapport.

Les édifices sont construits en pierre, avec des toits en tuile.

La ville est très propre. D'abondants cours d'eau coulent sans cesse de chaque côté des rues.

Les places sont ornées d'arbres splendides et de fontaines rafraîchissantes.

Les rues sont encombrées de piétons, de couleurs et de nations différentes. Partout l'on s'empresse de vous livrer passage ; c'est de règle. D'ailleurs nous sommes chez des Français.

Le nègre de la Martinique parle le patois ; mais il est français de cœur. Aussi en a-t-il adopté les mœurs, les usages, l'esprit railleur et même cette politesse exquise qui distingue le peuple français de tout autre.

Les nègres sont toujours habillés proprement et ont une préférence marquée pour le blanc et les couleurs voyantes.

La négresse est mise avec simplicité et modestie. La robe, et le mouchoir qui recouvre

ses épaules, sont d'une blancheur irréprochable. La tête ceinte d'un turban comme d'une couronne, elle nous regarde avec un sourire narquois et semble dire : " N'avez-vous jamais rien vu de semblable dans vos pays du nord ? " Nous aurions pu, bien certainement, lui répondre dans la négative.

Nous parcourons la ville, et le premier monument que nous rencontrons, c'est la cathédrale. Cet édifice est très riche à l'intérieur, mais l'extérieur est lézardé en plusieurs endroits, par suite de nombreux tremblements de terre.

Le jardin botanique attire aussi l'attention de l'étranger. Pour y arriver, il nous faut traverser complètement la ville, et puis monter par l'avenue qui contourne la rivière jusqu'à l'extrémité du parc.

Nous voyons en passant une des curiosités de la ville. Une buanderie ; oui, une buanderie, mais.....sans lessive. Faisons une description de cette merveille. Regardez là-bas dans la rivière presque desséchée ; une centaine de négresses sont occupées à faire leur blanchissage. Après avoir trempé leur linge dans le mince filet d'eau qui coule à leur côté, elles le frappent à bras raccourcis et avec violence sur des gros cailloux dissiminés ça et là dans le lit de la rivière. C'est un curieux battoir, n'est-ce-pas ? Si les taches se montrent rebelles, les lavandières renouvellent l'opération, et finalement les taches disparaissent, mais accompagnées des morceaux du linge sur lesquels elles avaient fixé leur domicile. Aussi le linge revient-il au logis meurtri et méconnaissable ; du reste, c'est partout la

même chose. Mais laissons-là les négresses et continuons notre promenade.

En arrivant à la porte du jardin, M. Cabanel,—parent, dit-on, du célèbre peintre français du même nom—et conservateur de ce véritable musée, nous reçoit avec la plus grande courtoisie. Notre digne hôte se montre enchanté de notre visite, et, abandonnant ses nombreuses occupations, il se met à notre tête et nous guide à travers les mille et une beautés naturelles que l'on rencontre dans ce jardin.

Tout en marchant, notre guide nous dit un mot sur telle fleur, tel fruit et tel arbre.

Ici, nous admirons de magnifiques promenades, ombragées par des arbres de toute espèce. Nous avons sous les yeux la flore de tous les pays tropicaux ; là, de gracieuses

fontaines et de paisibles lacs dans lesquels se mirent des palmiers gigantesques qui excitent l'étonnement et l'admiration des touristes. Partout, nous parcourons de superbes allées bordées de fleurs adorantes. C'est un véritable Eden.

M. Cabanel attire tout spécialement notre attention sur un arbre à caoutchouc et sur une plante de dix pieds de hauteur, s'élévant en forme d'éventail. Cette dernière plante est connue sous le nom de *Palmier du voyageur*. C'est bien l'arbre providentiel pour le voyageur épuisé par la soif. En effet, il ne s'agit que de faire une petite entaille à l'écorce, et aussitôt un jet d'eau fraîche et délicieuse s'échappe en quantité suffisante pour étancher la soif la plus dévorante.

Près de l'entrée du jardin, il y a un musée qui mérite une visite toute spéciale.

Tous les dimanches au soir, la fanfare vient faire d'excellente musique pour les nombreux étrangers qui se promènent dans ce paradis terrestre.

A notre droite, nous voyons s'élever une montagne escarpée, couverte de lierre. On dit qu'elle est le refuge d'un grand nombre de serpents dangereux. Le jour, nous n'avons rien à craindre, mais la nuit nous serions exposés à la rencontre de ces reptiles, si nous nous aventurions trop près de cette montagne.

A quelques milles de Saint-Pierre, nous rencontrons des sources d'eau chaude, toujours très fréquentées.

Comme en France, les magasins sont peu vastes, mais assortis des meilleures marchandises de la mère-patrie.

Les hôtels sont bien tenus. A l'hôtel Micas, l'étranger peut se faire une idée de la bonne cuisine française.

Une promenade en voiture nous donne une excellente idée des beautés de la campagne. Comme à la Dominique, nous constatons que la fertilité est vraiment extraordinaire et que les montagnes mêmes sont couvertes, de leur pied à leur sommet, de cette végétation dont seuls les tropiques sont favorisés.

Les fleurs et les fruits les plus variés abondent à chaque pas. Les maisons groupées en village sont invariablement ombragées par des arbres aux rameaux verdoyants. Quelles charmantes habitations !

Cette ville possède un évêché érigé en 1850. Je me dirige de ce côté et je vais présenter mes hommages à monsieur le curé de la

cathédrale, le Grand-Vicaire Cudennec, qui m'accueille comme une vieille connaissance. C'est un homme à figure ouverte et aux manières courtoises. La franchise semble être son caractère distinctif. Les portes de sa maison sont toujours toutes grandes ouvertes aux prêtres de la colonie, et ceux-ci se montrent heureux de recevoir l'hospitalité si cordiale de leur Grand-Vicaire, qu'ils estiment et vénèrent comme un père.

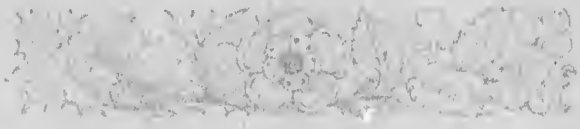
" Vous êtes canadien, me dit-il, en me ten-
" dant la main, soyez le bienvenu. Les Ca-
" nadiens sont de braves descendants des
" Bretons, et la Bretagne est mon pays. Nous
" ne sommes donc pas des étrangers. Les
" marins de la *Minerve* ne nous parlent plus
" que du Canada et de l'hospitalité prover-
" biale de vos compatriotes. Si ça continue,

" je crains fort que nos marins ne veuillent
" plus revenir de votre beau Canada."

Au dîner, j'ai pour voisin de table M. l'abbé Simonet, premier vicaire et organiste de la cathédrale. Cet abbé est un musicien d'un incontestable talent. Sa messe à trois voix égales est facile et écrite dans un style sévère et classique. Sa romance, parole de *l'Ange et l'Enfant*, de Reboul, est un vrai petit bijou, une véritable perle musicale.

Ah ! que j'aurais été heureux de profiter plus longtemps de l'agréable hospitalité de M. le Grand-Vicaire, qui m'avait offert même de me conduire à sa maison de campagne, afin de me faire jouir du délicieux climat de Mont-Rouge ! Mais le voyage est comme la vie, il faut toujours s'avancer, et le temps, cet insigne larron, met subitement fin aux plus pures et aux plus douces jouissances.

Encore une fois, je prends congé de mes nouveaux amis, que je ne reverrai peut-être jamais ; mais leur souvenir vivra toujours dans ma mémoire.



XXI

Fort-de-France

LE voyageur qui aurait quelques heures de loisir ne devrait pas manquer de pousser une pointe jusqu'au Fort-de-France, à 20 milles de Saint-Pierre.

Fort-de-France est le siège du gouvernement. Cette ville possède des quais spacieux, où les navires marchands viennent déposer leur cargaison, et un excellent port défendu par le fort Saint-Louis et par les ruines du fort Bourbon, démantelé en 1809 par les anglais.

Cette ville fut fondée en 1673 et détruite presque entièrement en 1859 par un tremblement de terre.

Nous y admirons la statue de l'Impératrice Joséphine, qui naquit en 1763, à Trois-Islets, près de Fort-Royal.

Un petit bateau à vapeur transporte les voyageurs sur les différents points de l'île et se rend jusqu'au pied de la Soufrière, grand volcan éteint qui fit éruption en 1812. N'ayant que deux heures à notre disposition, nous avons dû renoncer à l'ascension de cette intéressante montagne, qui s'élève à 3,000 pieds audessus de la mer.

Le cratère a un mille de diamètre ; sa profondeur est de mille pieds ; on le considère comme le plus parfait des volcans, sans doute lorsqu'il est assez sage pour ne rien dire.

XXII

Sainte-Lucie

POPULATION, 32,000—250 MILLES EN SUPERFICIE

A Minuit, notre gentil *Muriel* reprend sa course en se dirigeant vers Sainte-Lucie, et, à six heures du matin, nous abordons à Port-Castries, chef-lieu de cette île importante.

Sainte-Lucie appartint tour à tour à la France et à l'Angleterre, et fut définitivement cédée à l'Angleterre par le traité de 1814.

Après la Martinique, cette île est la plus étendue des Antilles. Le sol est fertile et

plus cultivé que dans les autres îles. Ses montagnes sont couvertes d'une riche végétation.

La rade de Port-Castries est vaste et profonde. Notre bateau s'avance gaillardement au milieu des petites îles verdoyantes et vient pour la première fois, depuis notre départ de New-York, se reposer auprès d'un quai confortable.

Une fois sur le quai, je dirige mes pas vers la pauvre et unique église de la ville, pour y célébrer le saint sacrifice de la messe.

Il est superflu de mentionner que j'ai reçu, ici comme partout ailleurs, la plus aimable et la plus franche hospitalité. Le père Tapon, en bon français qu'il est, est charmé de faire la connaissance d'un bon français du Canada et de lui presser la main.

Je salue son vicaire, le Père Cadou, qui me semble miné par cette terrible maladie qu'on croirait inconnue dans les pays chauds : la pulmonie ou la consomption, comme on l'appelle ordinairement.

Malgré les fatigues d'un long voyage à cheval, dans les montagnes, où il est allé administrer un nègre mourant de la morsure d'un serpent, le bon Père Tapon veut bien me faire visiter lui-même la ville et ses principales institutions.

Nous jetons un coup d'œil sur le modeste couvent, où des religieuses françaises instruisent les pauvres enfants de ce pays. Ces religieuses vivent et meurent souvent sans revoir leur patrie. Ayant renoncé aux joies de la famille, elles n'attendent rien de ce monde. Avant d'arriver sur ces îles, leur

sacrifice est fait depuis longtemps, et nous en trouvons la preuve dans les paroles admirables prononcées par une jeune religieuse française qui était venue sur notre bateau pour demeurer dans cette ville. " Sœur, dit-elle à sa supérieure, c'est ici le lieu de nos travaux ; c'est ici qu'il faudra mourir." Quelle résignation ! Là-bas, de l'autre côté des mers, cette ange de la terre avait dit un adieu éternel à sa famille bien aimée ; elle avait peut-être méprisé le monde et ses richesses pour venir dans ces régions lointaines et solitaires terminer ses jours sous l'humble habit de religieuse.

Port-Castries est assez considérable. Le commerce y est actif et prospère. Les quais sont surchargés de charbon, que les négresses transportent dans des paniers posés sur leur

tête, tout comme les Italiennes qui vont emplir leurs amphores aux fontaines publiques.

On est actuellement occupé à exécuter des travaux considérables dans le hâvre. Un bateau-dragueur creuse nuit et jour. Les quais sont construits en pierre. Ce port peut certainement être regardé comme le plus beau et le plus sûr de ces contrées.

L'eau est très rare sur cette île. Pour remédier à cet inconvénient, on recueille la pluie qui tombe des toits dans d'immenses réservoirs ; et on la filtre ensuite dans des vases en pierre poreuse. Elle n'est potable qu'après avoir passé trois fois par le filtre.

Il existe à Sainte-Lucie un volcan éteint de 4,000 pieds de hauteur. Nous aurions aimé

visiter cet antre de Vulcain, mais le temps ne nous l'a pas permis.

Après le diner, il me faut prendre le chemin du bateau. Les bons Pères se font un plaisir de me reconduire jusqu'à bord.

Sur la route, un attroupement considérable attire nos regards. " Arrêtez un peu, me dit " le Père Tapon ; vous allez être témoin d'un " curieux spectacle. Ce sont des nègres qui " transportent une case d'une extrémité à " l'autre de la ville."

Je regarde sans me faire prier, et que vois-je ? Plus de cent négresses chantent un *Charly man* d'un nouveau genre, en tirant sur une corde qui met la case en mouvement. La maisonnette est placée sur des rouleaux ; un *boss* conduit l'opération. Lorsqu'un rouleau

fait fausse route, le chant cesse et les bras tombent pendant.

Aussitôt que tout est remis en place, le chant recommence, les bras s'allongent, la corde se tend et la case se remet en marche.

Pauvre maison, comme elle gémit et comme elle craque ! Elle sera bien heureuse si elle peut résister à toutes ces violentes secousses. Laissons la continuer son chemin, et montons à bord de notre steamer.

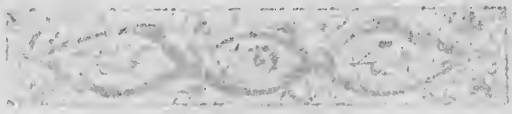
Une fois arrivé sur le pont, nous nous installons sous la tente pour jouir une dernière fois du charmant paysage qui se déroule devant nous. Notre curiosité est bientôt appelée ailleurs, car mes compagnons de voyage, inspirés par le commis de bord, se mettent à lancer quelques petites pièces de monnaie sur le quai. Aussitôt une foule de nègres, de

négresses et de négrillons se précipitent les uns sur les autres pour saisir la pièce qui roule par terre. Cette scène est d'abord comique et nous fait rire jusqu'aux larmes, mais elle prend bientôt le caractère tragique. On se bouscule, on se pousse, on se tire par les habits, on joue des poings et des pieds ; finalement, après bien des cris et des égratignures, l'heureux possesseur de la petite pièce de monnaie prend ses jambes à son cou et se sauve comme le gibier poursuivi par le chasseur, afin de ne pas exciter la jalousie de ses semblables.

Nos compagnons, prodigues en américains, s'amusaient à prolonger ce combat lorsque le capitaine pousse son cri conventuel ; *All right !* Notre bateau s'éloigne lentement du quai et reprend bientôt sa course avec un

nouveau courage. Il est quatre heures de l'après-midi.

Une heure plus tard, nous sommes en face des trois fameux Pitons, dont nous avions entendu parler bien souvent. Rien de plus imposant et de plus grandiose que de contempler ces énormes rochers, ces pyramides colossales taillées à pic comme des tours et recouvertes d'une verdure éternelle. Ces pitons sont inaccessibles, et il nous est impossible de nous faire une juste idée de leur étonnante hauteur.



XXIII

La Barbade

POPULATION, 162,000. SUPERFICIE 162 MILLES

A six heures du matin, notre bateau jette l'ancre dans la rade de la Barbade. En attendant la visite du médecin du port, nous passons notre temps à examiner les trois frégates-écoles américaines qui sont mouillées près de nous. Ces vaisseaux sont magnifiques, très propres et portent coquettement leurs immenses voiles, d'une blancheur éblouissante.

La Barbade, découverte par les Portugais, appartient aux Anglais depuis 1625.

Contrairement aux autres îles, la Barbade est basse, et ne peut être aperçue de loin.

La capitale de cette île est Bridgetown. Cette ville est très florissante ; ses rues sont larges et bien entretenues ; les édifices sont construits en pierre. Nous y remarquons entre autres, les institutions publiques, telles que le bureau de poste, les bureaux des douanes, les entrepôts, etc., qui feraient honneur à nos grandes villes. Un brise-lames protège les petits vaisseaux qui pénètrent par la rivière jusqu'au centre de la ville. Un phare indique l'entrée du port.

Bridgetown possède de nombreux et vastes magasins, garnis abondamment des plus riches marchandises. Plusieurs américains sont venus faire fortune dans cette ville.

Nous trouvons un bon hôtel et un *Ice House*, restaurant de haut ton où l'on vend des boissons à la glace.

Les rues sont encombrées d'hommes d'affaires.

Bridgetown a son Broadway qui, sans être aussi important que celui de New-York, est aussi difficile à traverser.

La Barbade, en proportion de son étendue, possède la population la plus dense du monde entier ; on se croirait en Chine.

Les habitants sont bons, actifs, assez intelligents et d'un caractère jovial. Pour eux, point d'émigration. Vivre et mourir à la Barbade, voilà le suprême bonheur pour ces braves gens. Heureux peuple qui sait se contenter de ce qu'il possède !

Si le Barbadois ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, il préfèrerait son île au royaume des cieux, tant il aime sa chère patrie. Malgré sa couleur d'ébène, il n'hésite pas à se considérer comme le premier peuple de l'univers sous le rapport de la beauté et de la richesse. Laissons-le donc jouir en paix de ce qu'il possède. Il se croit heureux, tant mieux. Il y en a tant qui souffrent dans cette vallée de larmes. D'ailleurs, n'a-t-il pas un peu raison ? On doit chérir ce que l'on a et ne pas envier le sort d'autrui. Que de peuples, qui se prétendant plus éclairés que les Barbadois, cherchent vainement le bonheur ! Avec les grands mots : Liberté, égalité et fraternité, ils espèrent marcher vers le progrès, tandis qu'ils se précipitent vers l'anarchie, le socialisme et la ruine matérielle et morale.

Le port de Bridgetown est certainement le plus important de tous ceux que nous avons visités pendant ce voyage. Les bateaux de plusieurs lignes différentes y font escale. Ici nous pouvons monter sur des steamers partant pour l'Europe et pour les différents ports de l'Amérique Centrale.

La compagnie télégraphique des Antilles et Panama met cette île en communication avec les autres pays.

Il se fait un commerce très considérable dans la Barbade. On peut s'en former une juste idée en consultant les *livres bleus*, car, là comme ailleurs, il y a des gros livres qui nous donnent des renseignements exacts sur les importations et les exportations. En jetant un coup d'œil sur les colonnes des exportations, en 1875, on voit que la Barbade a ex-

porté pour une valeur de $5,000,000 en cette année là. C'est un magnifique résultat pour le commerce de cette île fortunée. Du reste, dans toutes les villes du Canada et des Etats-Unis, ne rencontrons nous pas sur les quais de longues files de tonneaux de melasse portant l'inscription ; *Barbados*.

N'ayant que six heures à ma disposition, je m'empresse de monter sur un tramway, qui me transporte en quelques minutes à l'unique église catholique de Bridgetown.

Cette église est petite, mais elle peut contenir facilement les cinq cents catholiques disséminés dans l'île. Elle est très propre et admirablement située au milieu d'un magnifique jardin. J'y entre au moment même où monsieur le curé, le Père Strickland, monte à l'autel.

Au presbytère, le révérend Père m'accueille avec bonté, et, après une légère collation, il m'invite à monter dans sa propre voiture pour me faire voir les lieux les plus intéressants de la ville et des environs.

Nous jetons, en passant, un coup d'œil sur les casernes, le champ de Mars, où de nombreux soldats, en uniforme rouge, circulent en tous sens. Nous entendons les doux accords d'une fanfare militaire, qui nous rappelle le bon vieux temps où l'armée régulière, musique en tête, venait réveiller nos braves Québecquois d'autrefois.

Plus loin, sur notre gauche, nous rencontrons un hôtel vraiment gigantesque, mais splendide dans ses proportions et monté avec un luxe européen. Cet hôtel, remarquable

sous tous les rapports, a été construit dernièrement par un Canadien, M. Withfield, de Rougemont. Malheureusement, les pensionnaires faisant défaut, l'établissement est fermé, et les propriétaires ont perdu dans cette spéculation une somme énorme.

Dans les campagnes, nous admirons de magnifiques places d'eau, et, ça et là, de jolis cottages ombragés par des arbres de toutes les variétés.

En revenant à la ville, le Père Strickland me fait entrer dans deux cottages habités par deux riches familles de créoles.

Au Canada, beaucoup de gens confondent le créole avec le mulâtre. Malheur à vous si, par une erreur bien involontaire, vous dites à un créole qu'il est mulâtre ! On ne ferait

pas longtemps preuve de politesse à votre égard.

Le créole est un Européen d'origine, mais né dans les colonies, tandis que le mulâtre est le descendant d'un blanc marié à une négresse.

Enfin, avant d'entrer dans la ville, mon attention se porte sur la résidence du Gouverneur, qui flatte la vue par son élégance et sa richesse.

En continuant notre course, nous traversons un chemin de fer à jauge étroite. Un *fac-simile* de locomotive traine à sa suite un bon nombre de petits wagons chargés des produits de l'intérieur.

Finalement, nous visitons la ville. Partout nous constatons une fiévreuse activité, et c'est toujours avec la plus grande difficulté

que nous parvenons à nous dégager de la foule qui se masse dans les rues.

Midi sonne à la cathédrale anglaise. Il ne me reste plus qu'une heure avant mon départ. Le bon Père Strickland m'invite gracieusement à passer quelques semaines chez lui, à Bridgetown. " En restant, dit-il, vous me " ferez un bien grand plaisir. Hélas ! je suis " presque toujours seul, et je n'ai que rare- " ment la visite d'un confrère avec lequel " je puisse m'entretenir." Confondu de tant d'égards envers un étranger, je décline respectueusement, mais avec peine, l'offre généreuse de mon digne hôte.

Le temps presse. Je dis adieu et merci à cet aimable prêtre, et je prends une légère embarcation, qui me conduit au steamer. Il

était temps ; le Capitaine attendait mon arrivée pour lever l'ancre.

A une heure, nous partons pour la *Trinité*, terme de notre voyage.

XXIV

L'île de Robinson Crusoé

SUR les cinq heures du soir, le capitaine nous prie de regarder à notre gauche, l'île de *Tobago*. C'est dans cette île, dit-on, que le célèbre romancier anglais Daniel de Foë plaça son Robinson Crusoé. La disposition des lieux semble donner raison à cette tradition. En contemplant Tobago, nous croyions voir à chaque instant apparaître *Vendredi*, le serviteur et le fidèle compagnon de Robinson, qui l'a sauvé d'une mort affreuse. J'étais bien éveillé, mais les souve-

nirs littéraires étaient encore si vivaces, que je ne pouvais m'empêcher de rêver un peu.

La mer est calme ; la nuit tout à fait délicieuse. Aussi j'en profite pour veiller sur le pont jusqu'à minuit. L'heure des honnêtes gens est passée, mais il m'est impossible de me coucher avant d'avoir vu de mes propres yeux, bien vu, la *Southern Cross, la Croix du Sud.* Cette constellation indique la position ou la direction du pôle sud. Elle est composée de quatre étoiles, formant une croix bien dessinée dont la tête est légèrement inclinée vers l'est. Fier de mon observation *astronomique*, je descends dans ma cabine en me disant avec un légitime orgueil : " Encore " une merveille de la nature que bien des " canadiens n'ont pas vue."

Un canadien qui voyage dans ces contrées sans remarquer la *Croix du Sud* ressemble à

l'anglais qui visite Rome sans monter dans la boule qui domine la coupole de la basilique de Saint-Pierre ; il n'a rien vu et ne sait pas voyager.

Je dormais d'un profond sommeil, lorsque la cloche fait entendre un son argentin et vient me reprocher d'être en retard. Contrairement à mon habitude, je ne suis pas ce matin-là à 4 heures sur le pont pour respirer l'air frais de la mer.

Je me hâte donc de faire ma grande toilette, car c'est aujourd'hui dimanche. Et puis, dans quelques heures, nous serons à la Trinité.

En un temps et deux mouvements, comme dirait le soldat français, ma toilette est termi-

XXV

La gueule du Dragon

NOUS aperçevons dans le lointain deux montagnes qui s'avancent dans la mer ; un petit détroit les sépare. C'est ce bras de mer que l'on désigne sous le nom de *La gueule du Dragon* (*The Dragon's mouth*), ainsi appelé par Christophe Colomb à cause du dangereux passage qui donne accès au Golfe de Paria.

Plus nous approchons de la *Gueule*, plus les vagues se soulèvent avec violence. Notre bateau semble s'indigner de la résistance et de la mauvaise volonté du courant ; il frémit,

il bondit et il s'élance comme un coursier fougueux sur ces vagues capricieuses qui veulent lui interdire l'entrée de ce pays incomparable.

Les ondes deviennent de plus en plus furieuses ; mais notre infatigable *Muriel*, aussi entêté qu'un Breton, ne veut pas céder devant la fureur des flots ! Ecumant pour ainsi dire de rage, il précipite sa marche avec une nouvelle vigueur. En quelques instants il franchit le redoutable détroit et continue sa course, en triomphateur, dans une véritable mer intérieure.

A notre gauche, se dressent les côtes de la grande île de la Trinité, et à notre droite, nous apercevons distinctement les hautes montagnes du Vénézuéla, une des contrées de l'Amérique du Sud.

A onze heures, le bateau ralentit de vitesse, et, quelques minutes plus tard, il jette l'ancre devant Port d'Espagne, chef-lieu de la Trinité.

XXVI

La Trinité

POPULATION 110,000, SUPERFICIE 1,754 MILLES

L'ILE de la Trinité, en espagnol *Trinidad*, est la principale et la plus méridionale des Petites Antilles ; elle se trouve vis-à-vis de l'embouchure de l'Orénoque, sur le 10ème degré de latitude nord. Découverte par Christophe Colomb en 1498, elle fut occupée par les Espagnols en 1532 ; les Anglais la possédèrent en 1595, et les Français, en 1676 ; puis elle fut abandonnée par ces derniers et occupée enfin par les Anglais en 1797.

Par sa position géographique et physique, la Trinité appartient à l'Amérique du Sud. Sa faune et sa flore diffèrent complètement de tout ce que nous avons vu jusqu'ici.

La végétation est encore plus extraordinaire que dans les autres îles.

La Trinité est très étendue. Une partie du sol est encore inculte et ne demande que des bras pour devenir aussi productive que le reste de l'île. La terre en général est très riche et facile à cultiver. Nous y trouvons du charbon et d'autres produits minéraux.

A l'intérieur, il y a un lac de bitume et de nombreuses sources de naphte.

Le nord et l'est de l'île sont montagneux, tandis que le sud est généralement bas et couvert d'arbres sur une étendue de plusieurs milles à l'intérieur.

Je profite de la première barque pour descendre à Port d'Espagne, où je touche à onze heures et demie. Je cours à la cathédrale pour y entendre une messe, mais malheureusement tous les offices religieux sont terminés. Pour me consoler, je jette un coup d'œil sur cette église ; elle est vaste, assez riche et du style bysantin. Construite au milieu d'une place publique, elle domine toute la ville. La tour, assez remarquable par sa forme et sa richesse, est ornée d'un immense cadran qui annonce les heures aux différents quartiers de la ville.

Port-d'Espagne est le siège d'un archévêché. La province ecclésiastique comprend les diocèses et vicariats de Port-d'Espagne, de Roseau, de Jamaïque et Honduras, de Démérara, de Surinam et Curaçao

L'Archidiocèse se compose des îles de la Trinité, Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie et Tobago. Monseigneur Gonin, de l'ordre de Saint-Dominique, en est le titulaire.

A côté de la cathédrale s'élève le couvent des Dominicains ; c'est un vaste édifice à l'Orientale. Le R. P. Hilaire, ancien supérieur de cette maison, me reçoit avec une grande politesse et m'invite à passer au couvent les quelques instants que j'ai à consacrer à la visite de cette ville. Les onze Pères qui habitent ce couvent desservent les églises de la ville et de ses environs.

La ville est bien bâtie ; les édifices sont en pierre ; les rues ne sont pas bien larges, mais fort propres. D'abondantes fontaines ornent en grand nombre les places publiques.

Nous remarquons dans Port-d'Espagne deux bons hôtels, tenus par des dames françaises.

Le commerce est très actif. Cependant, plusieurs négociants se plaignent de la concurrence désastreuse que leur font les Allemands avec leurs sucre de betterave.

Un tramway traverse la ville et se rend jusqu'au jardin botanique.

Partout, sur les toits, sur les arbres et dans les rues, nous apercevons des centaines et des centaines de vautours. Cet oiseau, lourd et disgracieux, est ici aussi estimé que la colombe de Venise et aussi utile que les chiens de la Palestine. Comme ces derniers, il fait le nettoyage des rues. Il n'est pas farouche du tout, il se dérange à peine pour livrer passage au piéton. Son appétit vorace le pousse sans

cesse à dévorer tout ce qui se trouve à la portée de son bec. Personne ne peut le molester ; la loi le protège en reconnaissance des services qu'il rend. A l'instar des employés de la corporation, il fait consciencieusement son ouvrage ; et, comme il ne demande jamais une augmentation de salaire, on n'a pas à redouter de grève en aucun temps.

Pour la première fois, je rencontre des *coolis* en assez grand nombre. Le coolis est un indigène cuivré. Sans être esclave, il passe sa vie à servir ceux qui veulent bien l'employer. Il vit pauvrement et est méprisé de tous les habitants du pays, même des nègres. Le cooli est sobre et travailleur, mais cupide.

La femme coolie est toujours modestement mise ; un voile recouvre sa tête et tombe sur

ses épaules. Elle porte avec orgueil deux ou trois colliers à son cou, des pendants aux oreilles et au nez. Quelque fois on la voit avec une petite chaine d'or reliant les oreilles au nez, ses bras sont ornés de nombreux bracelets d'or. On la rencontre partout avec de lourds paniers sur la tête.

Les heures s'écoulent avec une rapidité étonnante. Je cours donc, avec mes compagnons, au tramway pour aller visiter le jardin botanique. Cette voiture, traînée prosaïquement par deux mulets, nous transporte assez lentement pour que nous n'ayons à craindre aucune collision. Une fois rendus dans la campagne, nous jetons des regards avides de tous côtés. A notre droite, nous contemplons d'élégants cottages échelonnés ici et là ; à notre gauche, nous voyons un vaste champ de Mars, ou la cavalerie fait ses exercices.

Nous descendons du tramway à la porte du jardin. En entrant, nous avons à notre droite les célèbres bambous qui excitent tant l'admiration des visiteurs. Les bambous d'Egypte ont dix pieds de hauteur ; ceux-ci atteignent jusqu'à trente pieds.

Quel beau jardin ! Il nous faudrait la science et la patience d'un botaniste pour donner une simple nomenclature des variétés innombrables de plantes et de fleurs que nous voyons pour la premières fois.

Ce jardin est très bien tenu et est orné en différents endroits de splendides fontaines. C'est une véritable merveille.

La résidence du gouverneur s'élève au milieu de ce sanctuaire de la science.

Un chemin de fer relie la capitale avec les principaux centres de l'île. Les voies ferrées du Canada sont préférables à celle-là sous le rapport du confortable et de la rapidité. Les locomotives sont de petite dimension et leur marche est tout-à-fait lente ; les voitures sont construites d'après le système européen.

Le voyageur est mal à l'aise dans ces wagons à compartiments, il se trouve enfermé comme dans une boîte à chandelle, et où il n'y a ni eau, ni rafraîchissement, ni lieu d'aisance. Lorsque le convoi est en marche, il est impossible de communiquer d'une voiture ou d'un compartiment à l'autre ; le voyageur est prisonnier et reste prisonnier pendant tout le trajet.

Un grand nombre de petits bateaux quittent la ville tous les jours pour transporter les

touristes sur les points les plus intéressants des côtes de la Trinité et de Vénézuéla.

La ligne de Québec se raccorde dans le port avec des steamers d'autres lignes allant à la Guyane, au Vénézuéla, à Curaçao et à Caraccas.

Le crocodile, l'ibris, le faisan, l'agouti, le singe, la tarentule et le serpent abondent dans cette région.

Le malade ne pourrait jamais trouver un pays plus favorable pour passer agréablement les mois d'hiver. Le climat est si délicieux, il y a tant de merveilles à étudier, et les communications sont si faciles, que l'ennui causé par l'inaction n'a pas de prise sur l'étranger. Télémaque n'a jamais habité de séjour plus enchanteur.

L'heure solennelle du retour est enfin arrivée. Je remercie les bons Pères de leur hospitalité. Je retourne au bateau presser la main à mes joyeux compagnons de voyage que je ne reverrai peut-être jamais. C'est avec un cœur ému que je prends congé du capitaine et des officiers de bord et que je m'éloigne de notre brave *Muriel*, qui a su lutter avec tant de courage contre les fureurs de Neptune.

Je monte ensuite sur le steamer *Flamborough*, de la même compagnie de Québec. C'est un solide bateau de 1100 tonneaux. Le salon en est vaste ; on compte 45 chambres de première, et nous ne sommes dans le moment que deux passagers pour occuper cet espace. Si nous étions plus jeunes, nous pourrions passer notre temps agréablement en jouant au colin-maillard.

Le capitaine Fraser est encore un jeune homme. Cependant on peut se confier à son habilité. Il est prudent et très attentif aux devoirs de son état. D'ailleurs, il a gagné ses épaulettes sous le rigide capitaine Davidson, ancien capitaine du *Secret*. Tout l'équipage l'estime. Jamais on ne remarque chez lui la moindre impatience envers ses subalternes. Ce bon capitaine se montre toujours complaisant et affable envers les passagers, qu'il sait intéresser par une conversation sérieuse. S'aperçoit-il que l'on prend intérêt à la manœuvre ? Aussitôt il se met à vous expliquer avec la passion du vrai nautonnier les différentes branches de la belle science de la marine.

Le temps passe vite en semblable compagnie.

Je jette un dernier regard sur cette terre heureuse ; j'adresse un dernier adieu à mes compagnons d'hier, et le capitaine donne le signal du départ.

XXVII

La retour

A quatre heures après-midi, le Prince bondissait sur les ondes paisibles du Golfe de Tarra. Il marchait une belle rancune qu'on dirait qu'il est fier de représenter le chemin du pays. Deux heures plus tard, nous entrions dans le fameux dernier de la Grande de Dargon. Hier, le Dragon mettait tout en œuvre pour retarder notre course, aujourd'hui il s'empresse de nous passer de l'avant, il a sans doute hâte de se débarrasser de notre présence. C'est bien la l'image de l'homme inconstant.

XXVII

Le retour

A quatre heures de l'après-midi, le *Flamborough* s'élance sur les ondes paisibles au Golfe de Paria. Il marche avec une telle rapidité qu'on dirait qu'il est fier de reprendre le chemin du pays. Deux heures plus tard, nous entrons dans le fameux détroit de la *Gueule du Dragon*. Hier, le *Dragon* mettait tout en œuvre pour ralentir notre course ; aujourd'hui il s'empresse de nous pousser de l'avant ; il a sans doute hâte de se débarrasser de notre présence. C'est bien là l'image de l'homme inconstant.

Le *Flamborough*, ne voyageant alors que sur lest, est trop léger pour fendre la vague mugissante qui s'avance à sa rencontre. Aussi le voyons-nous monter et descendre de colline en colline et devenir le jouet des flots. L'hélice, fatiguée de ces violentes secousses, cesse de lutter contre la fureur de l'océan et sort de temps à autre de l'onde pour aller prendre un exercice en pleine air, sans même demander permission au mécanicien.

Nous ralentissons à peine notre marche vis-à-vis la Barbade pour y déposer les malles, car nous sommes en retard de quatre heures.

A neuf heures du soir, nous continuons notre route avec l'espérance de gagner le temps perdu ; mais vain espoir ! nous arrivons à Sainte-Lucie encore en retard. Nous faisons une courte halte pour y laisser les

passagers, et sans avoir eu le temps d'aller présenter mes hommages une dernière fois au bon Père Tapon, nous partons pour la Martinique, où nous arrivons à une heure de l'après-midi.

Nous n'avons que deux heures à nous. Je me hâte en conséquence d'aller saluer mes bons amis de Saint-Pierre ; puis je remonte aussitôt.

Notre bateau, ayant pris un peu de cargaison, se remet en marche.

Nous touchons un instant à Roseau. Mgr Naughton vient augmenter le nombre des passagers. Je suis heureux de presser de nouveau la main de ce digne Prélat, qui va visiter un prêtre mourant à Antigua.

Nous nous arrêtons quelques minutes, à Antigua, où nous laissons Sa Grandeur Mon-

seigneur Naughton, et nous filons vers Saint-Kitts, où je vois avec plaisir les braves gens qui m'avaient si bien accueilli lors de ma première visite.

Je profite des vingt-quatre heures que le bateau doit passer dans ce port afin de compléter sa cargaison, pour me reposer un peu des fatigues du voyage et visiter toutes les bonnes familles avec lesquelles j'avais lié connaissance quelques jours auparavant.

Le samedi, 19 février, à six heures du matin, je dis la Sainte-messe et je regagne au pas gymnastique notre steamer, qui lance déjà des jets de vapeur assourdissants et semble impatient de reprendre la mer. Tout est à l'ordre ; la cargaison est complétée, et le *Flamborough*, devenu plus lourd, peut

maintenant se moquer des vagues les plus furibondes.

Nous confiant à la sainte protection du Ciel, nous commençons cette terrible traversée qui doit durer dix jours et pendant laquelle nous n'aurons à comtempler que l'immensité des cieux et de l'océan.

Pendant une longue semaine, nous sommes favorisés d'un temps splendide ; les vents nous sont propices, et la mer reste presque aussi calme que notre majestueux Saint-Laurent.

Encore deux jours de marche, et nous allons fouler du pied le sol de l'Amérique. Une pensée bien sombre traverse alors mon esprit ! Comment pourrais-je retourner au milieu de mes amis sans avoir le plaisir de leur raconter

toutes les poignantes émotions que fait naître une tempête sur mer ? Dire que j'ai passé trente-trois jours sur l'océan sans avoir la visite d'un seul grain de vent ! C'est un fait presque inouï dans les annales de la marine. L'on ne me croira pas, et je ne voudrais pourtant pas qu'on m'appliquât le dicton populaire : " Grand voyageur, grand menteur." C'est un qualificatif que je n'aime pas.

Je communique mon inquiétude au capitaine, qui me répond en souriant : " Attendez un peu. Vous avez encore le temp d'éprouver des émotions. Fasse le Ciel qu'elles ne soient pas trop fortes ? "

Le vendredi matin, 25 février, le temps se couvre et nous commençons à éprouver la violence des vents capricieux du Cap Hatteras. La mer se soulève et déferle avec fureur.

Mais notre bateau est solide et ne redoute nullement la colère des flots.

Le soir, la mer semble s'apaiser ; mais le Ciel est sombre ; nous n'avons aucune constellation pour guider notre course.

Le marin a alors recours à la sonde, qui nous apprend que nous ne sommes plus qu'à 15 à 17 milles des côtes américaines.

Le samedi, à six heures du matin, je monte sur le pont. L'atmosphère est chargée de vapeur, d'épais nuages couvrent le firmament, et la mer semble plus agitée qu'hier. M'adressant au Capitaine, " est-ce là, lui dis-je, la terrible tempête que vous m'avez prédite. Si c'est cela, je n'y vois rien de bien terrifiant. Soyez patient, me répond-il. Vous serez servi à souhait."

Notre brave marin avait dit la vérité. Sur les huit heures, le vent s'élève, souffle avec violence et se change bientôt en véritable ouragan qui vient ébranler l'océan jusque dans ses fondements et lui donne une teinte d'une blancheur sinistre.

Les vagues augmentent en élévation ; ce ne sont plus de simples collines, mais bien d'énormes montagnes qui viennent fondre sans cesse sur notre bateau. Nous descendons dans l'onde courroucée comme si nous ne devions plus reparaître ; mais, un instant après nous surgissons du gouffre et nous continuons de nous avancer hardiment.

Nous n'entendons plus que le mugissement des vagues qui moutonnent et le sifflement du vent dans les cordages. Nous sommes ballottés de droite à gauche comme l'enfant

dans son berceau. Le pont du bateau est balayé d'un bout à l'autre par les flots. Le Capitaine est toujours à son poste, mais le bruit de la tempête recouvre sa voix puissante, et ce n'est qu'avec grand'peine qu'il peut communiquer ses ordres à ses officiers.

Une nuit terrible semble se présenter. Et dire que nous sommes si près des côtes ! La moindre déviation de la boussole peut nous conduire au naufrage. Ah ! je regrette le souhait téméraire que j'ai exprimé au capitaine ; le spectacle est si effrayant que je dis au Ciel : C'est assez.

Au milieu des ténèbres, l'eau envahit nos cabines, et un bruit épouvantable retentit d'un bout à l'autre du navire, qui tremble comme une feuille agitée par le souffle de l'aquilon.

Un malheur est arrivé ; les chaînes du gouvernail se sont rompues, et nous marchons maintenant au gré des flots. Nos braves marins ne sont pas du tout découragés ; ils se mettent aussitôt à l'œuvre ; après quelques instants d'efforts héroïques, les chaînes sont réparées, et le bateau reprend sa course au milieu du fracas de la tempête.

Le dimanche, 27 février, vers une heure du matin, le capitaine, qui n'a pas quitté son poste depuis quarante heures, nous fait dire de prendre courage. Nous sommes en face du phare de *Sandy Hook*. Nous saluons cette consolante lumière avec les plus vifs transports d'allégresse. Un soupir de soulagement s'échappe de nos poitrines oppressées. Nous savons enfin où nous sommes, et dans quelques minutes, nous en finirons avec cette terrible tempête.

Après tout, puisque le danger est maintenant passé, je me suis pas fâché d'avoir eu à subir la colère de Neptune; car, cette fois encore, je puis dire ; je l'ai échappé belle. Et puis, sans être un grand menteur, il me sera permis de donner une courte description d'une vraie tempête sur l'océan.

Voyager sans émotion, nous dira-t-on, ce n'est pas voyager ; c'est simplement faire une courte promenade. Entendons-nous, si, pour éprouver des émotions, nous devons aller au fonds de la mer et être dévorés par les cannibales qui l'habitent, je n'en suis pas. Il faut un juste milieu, chose encore plus rare sur mer que sur terre. Quant à moi, j'avoue franchement que je ne désire plus être assailli sur l'océan par une seconde tempête ; une seule suffit pour satisfaire la curiosité la plus exigeante.

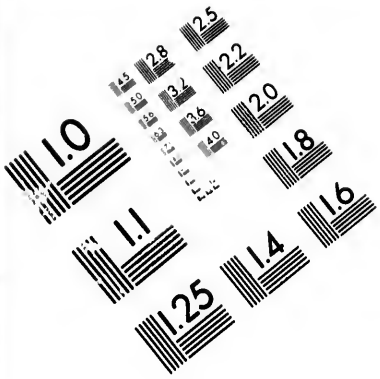
Le matin vers 9 heures, je monte sur le pont pour jeter un coup d'œil sur l'immense port de New-York.

A ma grande surprise, je suis accueilli par un froid qui me pénètre jusqu'aux os. Mais cette surprise disparaît bientôt devant la réflexion ; nous sommes arrivés dans l'Amérique du Nord. Il fait froid, c'est vrai ; mais cela n'empêche pas que notre pays est le plus beau du monde. Nous aimons mieux la piqûre du froid que la morsure des moustiques, qui vous martyrisent sans cesse dans les pays chauds.

Je saute sur le quai, et je prends immédiatement le chemin de la patrie. J'ai tant hâte de revoir notre Canada, où j'arrive un peu fatigué de ma longue course, mais heureux et content d'avoir fait un aussi bon

voyage et d'avoir vu d'aussi belles choses ! Je suis revenu à mon modeste foyer, que je trouve encore plus agréable que le *Sweet home* de l'Anglais.

En fermant ce chapitre, je ne puis m'empêcher de m'écrier : Heureux Canadiens, continuons d'aimer notre patrie. Ne soyons pas ingrats envers la divine Providence, et sachons reconnaître que pas un pays au monde n'est comparable à notre jeune et beau Canada. Prenez en pitié ceux d'entre nos frères qui méprisent leur patrie. Nous avons six mois d'hiver ; mais à la fin de l'année, n'avons-nous pas une abondante récolte, et sommes-nous plus pauvres que les heureux mortels qui vivent sous les tropiques ? Nous avons de la neige en grande quantité ; mais cette belle neige, n'est-elle pas une bonne providence ? Ne protège-t-elle pas le sol contre



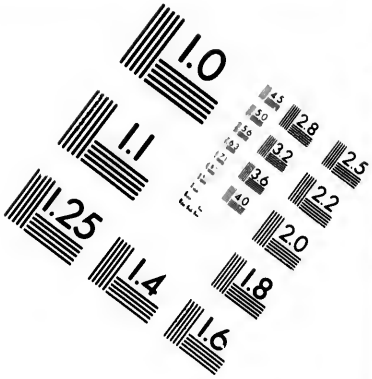
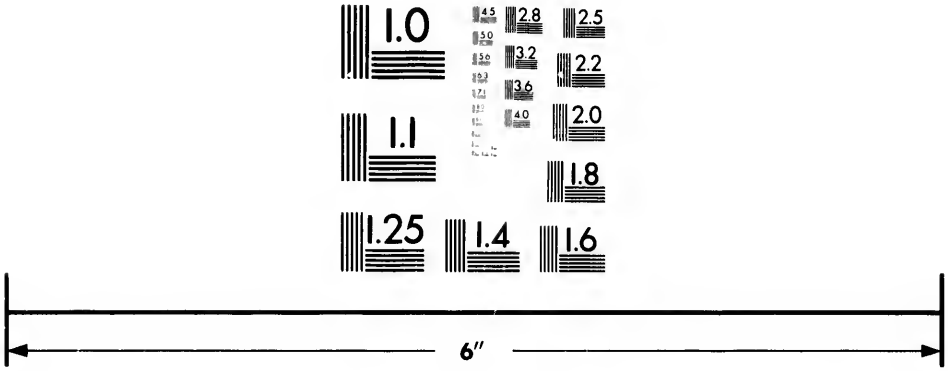
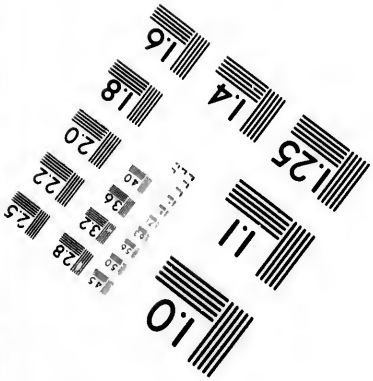
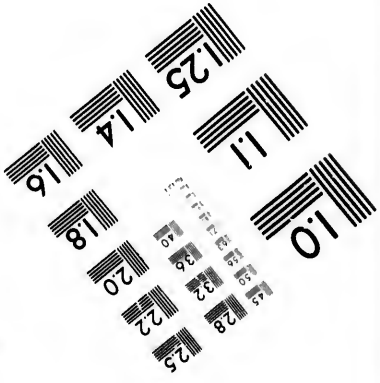


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8

les gelées ? De plus, la neige est un puissant fertilisant, que le cultivateur ne peut dédaigner.

Avant tout, soyons donc Canadiens et répétons avec l'un de nos poëtes :

Enfants, le ciel, le ciel sur nos campagnes
A déployé de bien vives couleurs.
Sur nos lacs bleus, sur nos vertes montagnes,
Le ciel répand ses plus riches splendeurs.
Soit que la neige à nos bois étincelle,
Soit que l'été rayonne sur nos bords,
Oh ! la patrie, oh ! la patrie est belle :
O Canada, je t'aime avec transports !

XXVIII

Relations commerciales

AVANT de prendre congé de mes lecteurs, je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour que le gouvernement du Canada, conduise à bonne fin les efforts qu'il a tentés à diverses reprises, et notamment cette année même, en vue de l'établissement de relations commerciales suivies avec les Antilles.

Il y a là, dans cet archipel où la population est si dense, des richesses commerciales iné-

puisables ; non des superfluités, comme on pourrait croire, mais des denrées qui sont devenues un besoin pour tous les peuples.

Pour ne mentionner qu'une classe de produits, celle qui constitue la principale richesse des Indes Occidentales, il convient de faire entrer en première ligne les sucres et les melasses.

Quelle énorme consommation notre pays ne fait-il pas du jus de la canne à l'état de sirop, de cassonade et même de..... rhum !

Si grande que soit, au Canada, la production annuelle du sucre d'érable, elle est évidemment inférieure aux besoins de notre seule population.

Il nous faudra toujours recourir aux mar-

chés de l'étranger pour les demandes ordinaires de l'alimentation et du commerce.

D'un autre côté, les Antilles ont besoin de nos bois, de nos ferronneries, et des produits de nos pêcheries ; elles manquent de farine : toutes choses que nous sommes en mesure de leur fournir.

Une ligne régulière de puissants steamers ne manquerait donc pas, suivant moi, de donner un essor considérable à notre commerce, en même temps qu'elle ouvrirait des horizons nouveaux à nos hommes d'affaires canadiens.

Espérons que le gouvernement fédéral continuera à favoriser un projet aussi patriotique et que le succès viendra couronner ses efforts. Espérons aussi qu'avant peu d'années

le commerce que ces îles font avec l'Europe et les Etats-Unis, prendra la route du Canada, et que notre beau pays deviendra de plus en plus prospère et heureux.

ITINERAIRE (1)

DE

QUÉBEC A LA TRINITÉ

ET DE

LA TRINITÉ A QUÉBEC

1° De Québec à New-York.....	20	heures
2° A New-York, prendre un bateau de la compagnie de Québec pour Saint-Kitts	9	jours
3° De Saint-Kitts à New-York	2	heures
4° De Névis à Antigua.....	5	"
5° De Antigua à Montserrat.....	4	"
6° De Montserrat à la Dominique.....	13	"
7° De la Dominique à la Martinique..	3	"
8° De la Martinique à Sainte-Lucie...	6	"

(1) Faire le voyage pendant les quatre premiers mois de l'année. Août et septembre sont fréquents en pluie et en tempêtes.

9°	De Sainte-Lucie à la Barbade.....	14	heures
10°	De la Barbade à La Trinité.....	21	"
11°	De la Trinité à la Barbade.....	21	"
12°	De la Barbade à Sainte-Lucie.....	14	"
13°	De Sainte-Lucie à la Martinique...	6	"
14°	De la Martinique à la Dominique.	3	"
15°	De la Dominique à Montserrat.....	13	"
16°	De Montserrat à Antigua.....	4	"
17°	De Antigua à Nevis.....	5	"
18°	De Névis à Saint-Kitts.....	2	"
19°	De Saint-Kitts à New-York.....	9	jours
20°	De New-York à Québec.....	20	heures

ALLER ET RETOUR : 33 JOURS.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre		Page
I.	Considération générale	5
II.	Une compagnie	11
III.	De Québec à New-York	19
IV.	New-York	23
V.	En route	27
VI.	Notre arrivée	39
VII.	Saint-Kitts	43
VIII.	Névis	49
IX.	Antigua	51
X.	La canne à sucre	61

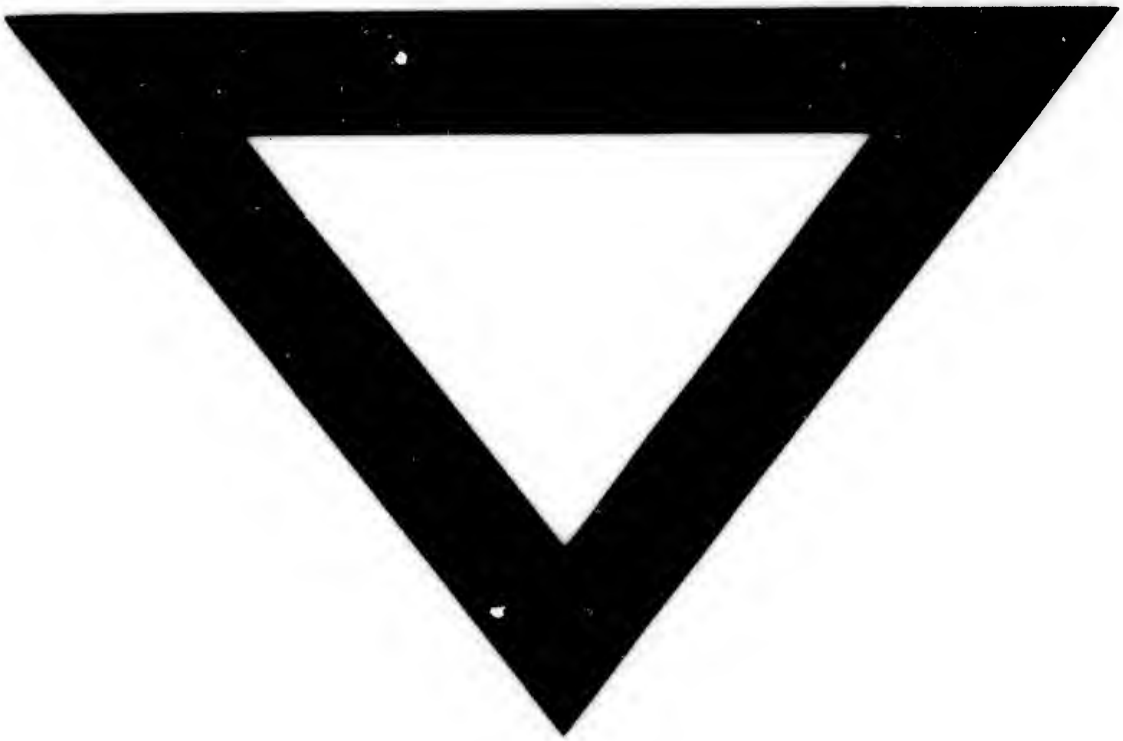
Chapitre Page

XI. Opérations de la fabrication du sucre 67
XII. Les noirs et les blancs..... 71
XIII. Montserrat..... 77
XIV. La Dominique..... 79
XV. Les lacs de la montagne..... 89
XVI. Les Caraïbes..... 93
XVII. Le Père Rigaud—Mgr Naughten 97
XVIII. Un religieux périt au milieu des flammes..... 103
XIX. La Martinique..... 109
XX. Saint-Pierre 115
XXI. Fort-de-France 127
XXII. Sainte-Lucie..... 129
XXIII. La Barbade..... 139
XXIV. L'île de Robinson Crusoé..... 151
XXV. La gueule du Dragon..... 155

Chapitre Page
XXVI. La Trinité..... 157
XXVII. Le retour..... 173
XXVIII. Relations commerciales..... 187
Itinéraire de Québec à la Trinité et de la Trinité à Québec..... 191

ERRATA

—

Page 36, ligne 12, *au lieu de* six à sept pieds *lises* six à sept cents [pieds.

"	68,	"	5,	"	le cuisson	"	la cuisson.
"	81,	"	9,	"	elle	"	elles.
"	83,	"	4,	"	généreux	"	généreuse.
"	"	"	14,	"	décidé	"	décidés.